

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

1ÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTRÉAL, JEUDI, 28 JUILLET 1870.

No. 12

SOMMAIRE du No. 12.—Juillet, 28, 1870.

Agronomie.

LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Première partie. Chapitre VI. Bonne fortune de Jean Progrès et conseils de M. Martineau. Chap. VII. Grande résolution de Jean Progrès et de sa famille... 177

REMARQUES ET DONNÉES SUR NOS COQS ET POULES DOMESTIQUES, AUJOURD'HUI EN CANADA.—Le coq anglais—Le grand malais des Indes. Le coq des césars, le coq de combat anglais. (The game cock.) Le coq ardoisé (coq de combat, français.) Le Birchwing ou Birchlin. (Coq de combat anglais.) La Lévêque, M. C. A 179

ERRATUM.—L. L. 180

LIBRE ET RÉFÉCHIR.—Un Abonné. 180

MALADIES DES POULES. 180

DES ENGRAIS.—Dr. Genard. 181

BÉNÉFICE DES CULTURES.—E. B. 181

AVANTAGES DU FAUCHAGE EN PLEINE FLEUR DES PRAIRIES NATURELLES ET ARTIFICIELLES.—Inconvénients des coupes tardives.—V. Chatel 182

LE BÉTAIL PRODUCTEUR D'ENGRAIS.—Doit-on toujours augmenter le nombre du bétail. Comment tirer le plus grand profit du bétail.—De Marbaix 182

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE BERTHIER.—Justice. 183

Notes de la Semaine.

TRAVAUX DE LA SAISON.—Les foins. Faucheuses. Faneuses. Les rateaux à cheval. Essais d'instruments d'agriculture. Machine à charger le foin. Graines de mil. 184

QUESTIONS ET RÉPONSE.—F. M. 185

ALMANACH DU CULTIVATEUR D'ABELLES. RECUS. 185

REPRODUCTEURS AMÉLIORÉS.—Ayrshires. Berkshires. South Downs. Ponies. 185

Colonisation.

NOS LECTEURS LIRONT AVEC INTÉRÊT &c. 185

RAPPORT DE L'EXPLORATION D'EMBERTON. 185

Horticulture.

EXTRAIT DU LIVRE "LES ÉCONOMIES D'UN VIEUX JARDINIER." Jardin fleuriste. Camélias. Azalées. Violettes. Arsters. Chrysanthèmes. Bruyères. Daphnés. Tussilage. Perce-neige. Rose de Noël. 187

Economie Domestique.

CONSERVATION DE LA VIANDE PENDANT LES GRANDES CHALEURS.—Er. Guinet. 188

Coin du Feu.

DÉSŒBBÉISSANCE DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.—Un Médecin. 188

LISTE DES PRIX OFFERTS A L'EXPOSITION PROVINCIALE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.—(Suite). 189

Illustrations.

Grange du fermier Routineau. 177

Bâtiments du fermier Progrès. 177

Feuilleton.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Le Désert. 191

LES MARCHÉS DE LA PROVINCE. 192

Pour la *Semaine Agricole*.

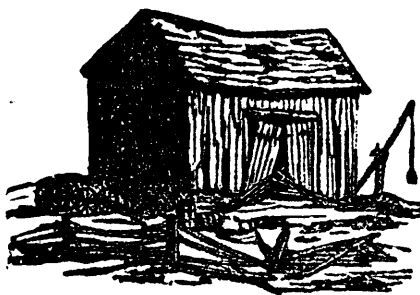
La routine vaincue par le progrès

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE VI.

BONNE FORTUNE DE JEAN PROGRÈS ET CONSEILS DE M. MARTINEAU.

Quelque temps après la visite que M. Blanchard fit à sa ferme, un événement assez important survint dans la famille de Jean Progrès. Une vieille tante de sa femme vint à mourir. Elle avait un peu de bien et une



Grange du fermier Routineau.

petite maison. Marguerite était la seule héritière d'une propriété qui pouvait valoir six cents piastres. Progrès alla trouver M. Martineau, lui confia la nouvelle, et comme il ne faisait rien sans prendre son avis, il lui dit : M. Martineau que me conseillez-vous ? Dois-je louer l'héritage de ma femme ou le faire valoir avec la terre de M. Blanchard ? J'ai encore un secret à vous confier : nous avons

les terres de ma femme avec ma ferme, M. Blanchard ne sera peut-être pas content ; vous savez qu'il est assez difficile, surtout quand Routineau lui souffle dans l'oreille. Je suis certain que sa première pensée sera que je mets plus de fumier dans mes terres que dans les siennes. Et moi, rien ne me fatigue autant que les disputes. Que dois-je faire ?

M. Martineau, qui avait un coup-d'œil sûr, après un moment de réflexion, répondit :

—Mon cher voisin, il y a deux partis à prendre. Le premier parti serait de louer la maison et le jardin de la pauvre défunte à un bon journalier que vous auriez sous la main pour le faire travailler à votre goût et de mettre ces terres en prairies artificielles. Vous avez assez de blé sur votre ferme pour vivre, mais ce qui vous fait défaut, c'est toujours du foin. Tant que vos terres seront en prairies, votre maître ne pourra pas vous accuser d'y mettre son fumier. Le second parti serait de vendre ces terres, mais de vous réserver la maison qui est gentille et bien située et peut se réparer à peu de frais et de la louer avec son jardin, jusqu'à ce que l'âge vous invite à aller l'habiter vous-même.

—Ces conseils surprisent d'abord Progrès qui ne put s'empêcher de faire cette réflexion :

—Si je fais des prairies artificielles sur mon bien et que je les fasse manger par des animaux dont la moitié appartient à mon maître, et que je porte le fumier qui en provient sur ses terres, il aura autant de profit que



Bâtiments du fermier Progrès.

trouvé dans le coffre de la vieille tante deux cents piastres renfermées dans un vieux bas. Nous voilà à l'aise, M. Martineau, mais l'embaras est de tirer bon parti de ce bien que le ciel nous envoie. Si je cultive

moi de l'héritage de ma femme, et ce n'est pas juste, il me semble.

C'est vrai, mon ami, mais quand on ne peut pas prendre un bœuf par les cornes, on le prend par la queue, vous m'avez dit que votre maître s'op-

pose à ce que vous fassiez des prairies artificielles sur les terres qui lui appartiennent ; eh, bien ! pensez-vous que vous n'aurez pas encore plus de profit à partager avec lui le produit de vos prairies artificielles qu'à le vendre. Les terres de la défunte sont assez bonnes et elles vous permettront d'avoir deux ou trois vaches de plus, ou d'engraisser des moutons, ce qui même vaudrait peut-être mieux. De plus, lorsqu'elles auront été en prairies pendant quatre ou cinq ans, vous les défricherez, et alors une seule année vous dédommagera de toutes celles où vous n'aurez pas ensemencé de grains et cela, réuni au profit que vous ferez avec vos animaux sur votre fermes et sur l'augmentation des récoltes que vous donnera l'accroissement de votre fumier, vous sera bien plus profitable que de cultiver vos terres avec la médiocre quantité de fumier que vous aurez à y mettre,

—M. Martineau, je vous comprends maintenant ; mais, voyez-vous, ces terres sont morcelées, il y en a un peu partout ; il n'y a que deux arpents auprès de la maison. Et si je fais des prairies, dans ces petits morceaux, ce sera le diable ; je ne pourrai les défendre contre les dégâts des animaux qui vont aux champs dans les terres voisines, et ça fera des querelles journalières.

—Vous parlez avec sagesse, père Progrès, et avant tout, il faut la paix puis il est difficile de faire quelque chose de bon dans des terres ainsi divisées ; et c'est une raison de plus pour vous engager à adopter mon second conseil, c'est-à-dire, la vente de ces terres, excepté toujours la maison et le jardin. La propriété est chère en ce moment, et il n'y aura pas de mal à profiter de cette cherté, vous aurez votre argent que vous pourrez employer à votre guise.

—Mais à quoi, Monsieur ?

—A quoi, mon ami ? A améliorer les terres de votre ferme.

—Mais, il y aurait folie à améliorer les terres de mon maître.

—Ne croyez pas cela, si vous savez bien employer votre argent. Ainsi, par exemple, vous achèterez les graines de prairies artificielles, et si vous ne consacrez pas tout votre argent à cet emploi, vous pourrez au moins y mettre l'intérêt. Vous placerez vos six cents piastres sur hypothèque ; ils vous donneront trente piastres, et avec cela vous pourrez faire des améliorations qui augmenteront considérablement le rendement de votre ferme. Mais pour ne pas perdre le fruit de vos avances, il faut absolument passer un bail à longs termes avec votre propriétaire.

—Mais, M. Martineau, nous avons de plus, deux cents piastres en argent.

—Oh ! pour cela, voici l'emploi : Votre fils Marcel est un garçon intelligent, qui vous rend de grands servi-

ces ; mais, il pourrait vous en rendre encore d'avance, s'il avait encore plus de savoir. Votre plus court est de l'envoyer à une école d'agriculture.

—Ah ! Monsieur, j'y avais déjà pensé, et Marcel m'en a déjà parlé bien souvent ; mais il me faudra le remplacer, et où prendrai-je de l'argent pour payer un domestique fort qui puisse faire sa besogne ?

—Eh bien, dit M. Martineau, voilà juste l'emploi de l'argent dont nous parlions tout à l'heure, et comme il ne faudra pas deux cents piastres pour envoyer Marcel dans une école d'agriculture, j'enverrais aussi Charles achever d'apprendre à bien travailler dans quelques bonnes fabriques d'instruments d'agriculture.

—Mais où, Monsieur, où pourrai-je l'envoyer ?

—On verra ces jours-ci, dit M. Martineau.

CHAP. VII.

GRANDE RÉOLUTION DE JEAN PROGRÈS ET DE SA FAMILLE.

Après l'entretien que nous venons de rapporter, Jean Progrès fut tout pensif le reste de la journée. Marguerite, sa femme, s'en aperçut et lui dit :

—Qu'as-tu donc, Jean, tu n'es pas comme à ton ordinaire ?

—Oui femme, mais laisse moi penser, nous en parlerons ce soir.

Le père Progrès pensa beaucoup tout le jour et Marguerite fut bien inquiète de l'air soucieux de son mari.

Comme les choses vont ; se disait-elle ; quand nous n'avions rien, nous ne pensions à rien ; à présent que nous avons quelques choses et que nous devrions être plus tranquilles sur notre avenir, nous sommes tourmentés. Qu'est-ce que mon mari va donc m'apprendre ? La tête me trotte et je deviens timide comme un poulet, rien qu'à y penser.

Enfin, le soir, ce soir si ardemment désiré, arriva !

Quand le soupé fut pris et que les enfants furent sortis pour terminer des travaux qu'ils n'avaient pu compléter dans la journée, Marguerite dit à son mari :

—Vite, Jean, viens t'asseoir et tire moi d'embarras ; car je ne vis plus, je suis folle d'inquiétude.

Progrès lui répondit avec calme :

—Femme ne te trouble pas ; car on ne juge jamais bien une question quand on est sous l'influence d'une forte agitation. Ensuite, il lui raconta toute la conversation qu'il avait eue avec M. Martineau. Pendant ce récit, Marguerite fut tout yeux et toutes oreilles, elle n'aurait ni craché, ni éternué pour tout l'or du monde. Mais quand son mari arriva à l'article de ses deux enfants, cette pauvre mère sentit son cœur se briser. L'idée de se séparer d'eux lui parut insupportable, et elle s'écria d'une voix tremblante et étouf-

fée par les sanglots ; mais Jean, tu veux donc me faire mourir. Tu le sais, je t'ai toujours obéi comme à mon maître et à mon Seigneur ; mais aujourd'hui, ma volonté se révolte. Et elle ajouta avec exaltation : Non, non, jamais, je ne consentirai à voir partir mes deux fils à la fois !

Jean laissa la douleur de sa femme s'exalter ; puis il lui dit d'une voix douce et sympathique :

—Chère femme, aimes-tu tes enfants

Marguerite répondit par un déluge de larmes puis ensuite ; elle put faire entendre ces mots entrecoupés :

—Si j'aime mes enfants ? mais je les aime plus que moi-même.

—Si tu les aime, veux-tu leur bien ?

Un oui vigoureux s'échappa de ses lèvres.

—Eh bien ! chère Marguerite, que veux-tu que nos enfants fassent ici ? Veux-tu qu'ils soient comme nous, fermiers toute leur vie ? Comprends, moi bien : Ce n'est que pour peu de temps qu'ils s'éloignent, puis ensuite, ils viendront s'établir près de nous, pour ne plus s'éloigner. Charles comme charron, aura de l'ouvrage plus qu'il ne pourra en faire. Quant à Marcel, quand il aura étudié l'agriculture, il pourra faire produire à notre champ des récoltes qui nous mettrons à l'aise pour nos vieux jours, tout en nous permettant de laisser à ces chers enfants un bon avenir.

Voici une parole de M. Martineau, qu'il ne faudra jamais oublier, chère femme : "Croyez-moi, me disait-il, ceux qui seront assez habiles pour faire faire de grands progrès à notre agriculture, rendront de plus grands services au pays que nos meilleurs généraux. Remarque que c'est un ancien militaire qui parle ! Puisque nous ne pouvons pas apprendre ces bonnes choses à nos enfants, puisque nous ne les savons pas, il faut qu'ils aillent les apprendre dans de bonnes écoles, puis il viendront nous les montrer.

Tiens, bonne Marguerite, si tu veux m'en croire, nous garderons la maison de ta tante, comme à dit M. Martineau, pour y aller finir nos jours plus tard, et nous vendrons tous les morceaux de terre que nous avons ça et là. Marcel, tu le sais, doit tirer au sort dans deux ans ; comme il n'a pas le goût de la vie des camps, il faudra bien payer un homme pour le remplacer, s'il a un mauvais numéro.

Pendant ces réflexions, les larmes de Marguerite se séchaient et la conviction entraînait dans son cœur. Après un moment de silence, elle tomba à genoux, et les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, elle dit avec une ferveur angélique : "Mon Dieu, je vous remercie du courage que vous venez de m'accorder et des moyens que vous nous fournissez de préparer une bonne existence à nos chers enfants. Seigneur, protégez-les

quand ils seront loin de nous". Malgré cette prière, elle ne put se défendre de cette réflexion : mais tout le monde va se moquer de nous, lorsque nous allons mettre les terres de ma tante en vente. Je vois le père et la mère Routineau nous rire au nez.

— Femme, dit Progrès, pourquoi t'occuper des cancons, allons droit notre chemin et ne nous occupons pas du reste.

Après une nuit passée à faire des plans, à se résigner, les deux époux, le lendemain, se mirent à l'ouvrage avec leur courage ordinaire. Vers huit heures du matin, M. Martineau arriva pour savoir si Marguerite avait accepté ses bons conseils et si elle était décidée à les mettre à exécution. Il apprit avec la plus grande satisfaction sa résignation et la vente des terres par encan, et le départ des deux fils furent décidés pour un avenir prochain.

Le lendemain, après le service divin, car c'était un dimanche, et pendant le diner, Progrès raconta à ses enfants ce qui avait été décidé à leur sujet.

Lorsque le père eut fini, Charles se leva et se mit à faire des bonds de joie ; il embrassait son père, sa mère et voulait déjà connaître le jour de son départ.

Marcel, plus posé remercia affectueusement ses parents et leur dit qu'il avait beaucoup de regrets de les quitter, mais qu'il était cependant prêt à partir. Il alla ensuite chez Mr. Martineau le remercier des bons conseils qu'il avait donnés à ses parents.

Le lendemain, toute cette famille en compagnie de M. Martineau et de sa fille assistait à une messe basse, recommandée par le père, pour implorer la protection du ciel sur ces deux fils. Une entreprise aussi bien commencée, ne pouvait manquer de bien réussir, comme nous le verrons dans la suite du récit.

—————
 Pour la Semaine Agricole.

Remarques et données sur nos coqs et poules domestiques, aujourd'hui, en Canada.

Le coq anglais--Le grand malais des Indes.

Après le coq gaulois et l'iroquois nous pouvons compter comme une de nos plus anciennes races le grand coq malais acclimaté depuis longtemps en Angleterre, et que nous avons reçu de là sous le nom de coq anglais ; nom qui lui est resté en Canada. Nous ne le classerons pas parmi les races asiatiques parcequ'il était devenu une espèce européenne quand il a été importé ici. Son importation date de la fin du siècle dernier. Il est facile de le re-

connaître encore dans nos bases-cours. Cette race est assez répandue dans le pays. Beaucoup des malais anglais ont conservé une grande taille. Les gros pésent encore de six livres et demie à sept livres et demie. Les dégénérés sont du poids de nos gros gaulois. Le coq anglais est haut sur pattes, il a le col long ; la tête petite en proportion de son corps. Sa crête et ses barbillons sont petits. La crête, qu'elle soit double ou simple, tient à la tête par une racine moindre que celle des autres races. La double est ronde elle ressemble à une framboise exagérée et aplatie. La simple est coquettement portée en avant et fait souvent un pli.

La poule est plus grande et plus grosse que la gauloise. Sa tête ressemble à celle du coq malais. Souvent elle n'a que l'apparence d'une crête. La chair de la malaise est plus longue que celle de la canadienne. Elle est querelleuse et n'endure pas les poulets étrangers qu'elle bat à mort lorsqu'elle mène sa couvée. Du reste, le climat l'a assimilée à la poule du pays. Elle a été assez longtemps en Canada pour subir l'influence de son hiver. Nous devons supposer que dans les premiers temps de son importation, cette espèce était considérée comme devant améliorer la nôtre et que la poule pondait dans la froide saison—aujourd'hui elle ne vaut guère mieux que la vieille poule du pays pour la production des œufs. Le gros malais toutefois est préférable pour la cuisine. Cette espèce dont la majorité était d'un plumage rouge et noir avec pattes jaunes et blanches lors de son importation est aujourd'hui de toutes couleurs.

L'unité de la couleur chez la poule est due à la sélection et à la culture. La malaise canadienne serait bonne à croiser avec des coqs étrangers de petites ou grandes races.

Le coq des césars, le coq de combat anglais. (The game cock.)

Les Anglais ont reçu leur coq de combat des Romains qui étaient adonnés à ce genre d'amusement. Les Asiatiques dès les temps les plus reculés se livrèrent à ce plaisir. En Europe et en Amérique, le goût des combats de coq a longtemps prévalu. Aujourd'hui, grâce à une loi récente il est à espérer que ce plaisir barbare va cesser chez nous.

Toutes les passions tiennent fort à l'homme qui s'y livre. Celle des combats de coqs est une des plus tenaces. Il faut la quitter, elle ne vous laisse pas. Le chant accentué d'un *game cock* fera toujours tressaillir celui qui y a été adonné ; nous avons vu des vieillards esclaves de cette passion, et qui, rendus à leur dernière heure, demandaient qu'on approchât le coq favori de leur lit de mort pour l'en-

tendre chanter une dernière fois. Et pourtant, il n'y a rien de beau ni de noble pour l'homme dans cet amusement. A bien y penser, il n'y a que de la cruauté. Le côté noble est de la part du coq qui se bat de tout son cœur et de toute sa force ; et qui met sa bravoure à ne pas fuir son arène, comme un chevalier sans peur et sans reproche. L'homme qui mène son coq au combat ne voit que le beau caractère et la prouesse de son oiseau, sans jeter un regard sur lui-même qui lui ferait voir sa cruauté et son injustice.

Il n'y a guère plus de quatre-vingts ans que le coq de combat a été importé en Canada. Quand il fut devenu commun, les amateurs qui avaient des poulets de trop pour la dépense qu'occasionnaient les combats d'hiver les envoyaient dans les campagnes pour les retrouver au besoin. Par cette raison, ils sont devenus croisés avec nos vieilles races. Mais les métis ont toujours conservé leur caractère belliqueux. A peine les poulets ont ils leurs premières grosses plumes qu'ils se battent souvent à mort. C'est une raison pour ne pas les garder dans une basse-cour. Le *game cock* est excellent à manger dans sa première année. Il a la chair blanche et d'un granulé fin.

Les œufs de la poule sont de moyenne grosseur et d'un goût très délicat. "Les œufs sont de différente saveur ; ils sont comme les pommes. Il y a une différence entre le goût de l'œuf d'une poule d'une race et de celui d'une autre, surtout pour un gourmet."

Nous ne parlerons pas de toutes les espèces de coq de combat : nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns.

Les premiers importés étaient de petits coqs, dont une seule espèce dite de France.

Le coq ardoisé (coq de combat, français.)

Le coq de couleur ardoise ou boucannée élevé dans les Pays-Bas, nous est venu paraît-il de la France. Il a été un des meilleurs de toutes les importations de ce genre d'oiseaux. Son poids est de quatre livres et un quart à six livres. Cette variété dans sa pesanteur vient de ce qu'il a été croisé dans le pays avec d'autres races de combat de différents poids. Le *game cock* devient massif pour sa taille, en Canada, il baisse sur patte et s'élargit de carène.

La poule boucannée a maintenu sa réputation de bonne pondeuse chez nous. Elle est assez estimée des cultivateurs. Il y en a dans toutes les parties du pays.

Le Birchwing ou Birchin. (Coq de combat anglais.)

Les premiers Birchwings nous sont venus de Liverpool. Ce coq est enco-

re considéré le modèle des coqs de combats. Les premiers importés étaient du poids de quatre livres à quatre livres et demie. Depuis ce temps, ils ont considérablement grossi.

La couleur du coq est crème soufflée, quelquefois avec une teinte rouge sur le dos. Le dessous varie du noir foncé au noir parsemé de taches rouges. L'aile du Birchwing doit être de trois couleurs : le premier tiers rouge ou jaune, le second vert, le bout de l'aile est blanc. La patte est jaune ou verte c'est la couleur de ce coq, ceux d'autres teintes sont croisés. La poule est jaunâtre, quelquefois grise avec quelques plumes souffre au cou. La chair et les œufs de ces volailles sont des meilleurs à manger.

Les autres variétés de petits coqs anglais de combat se rapprochent, dans leur ensemble, du Birchwing ils ont à peu près les mêmes qualités. Le coq de combat est généralement à pic du dos.

L. LÉVÊQUE,
M. C. A.

D'Aillebout, juillet, 1870.

Erratum.— Il faut lire : *Sumatra*, dans le 1er. article. Je vois dans la liste des prix que les moutons devront avoir été tondus le ou avant le 1er. mai. C'est une erreur, ça devrait être le ou après le 1er. mai.

L. L.

Lire et réfléchir.

M. le Rédacteur,

Je désirerais bien vivement que votre estimable *Semaine Agricole* fut reçue et lue attentivement par un plus grand nombre de cultivateurs. De toute nécessité, il faut un guide éclairé à cette immense partie de notre population ; à mon goût, et je le dis sans flatterie, vous remplissez ce rôle à merveille ; mais, malheureusement, on s'obstine à ne pas profiter de la lumière que vous répandez avec profusion ; de là, des gémissements arrachés par la pauvreté, par un malaise général, dans la classe de nos cultivateurs ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on gémit, qu'on est mal à l'aise, sans vouloir en reconnaître la cause, et y appliquer le remède qui nous est présenté.

J'ai eu occasion, dernièrement, de visiter, à la hâte, une partie des campagnes du district de Québec ; et malgré la promptitude avec laquelle j'étais obligé d'exécuter cette intéressante visite, j'ai eu amplement le temps de pleurer sur l'aveuglement d'une grande partie de nos cultivateurs, et sur les nombreuses plaintes, les profonds gémissements causés par cet aveuglement. Partout, sur des terres, où l'on croirait trouver au moins une modeste aisance, ce ne sont que des cris de pauvreté et de détresse ; et

vous savez mieux que tout autre donner une satisfaisante explication de ces gémissements, de ces plaintes, etc.

On aperçoit ça et là de vastes terres complètement dénuées. J'ai vu des pâturages d'une vaste étendue, dont les herbes suffiraient à peine pour nourrir dix moutons, renfermer de nombreux troupeaux, non seulement de moutons, mais de toutes les autres espèces du bétail. Aussi, il faut voir si tous ces pauvres animaux sont maigres, il faut nécessairement s'attrister sur le sort de leur imprévoyants propriétaires, lorsqu'il s'agira de les mettre en hivernement !

Votre gazette l'a dit sur tous les tons, et permettez moi de le répéter : "Cultivateurs, rendez à la terre, dans une sage proportion, ce que vous lui enlevez ; ne l'épuisez pas, si vous ne voulez pas qu'elle soit pour vous-même, une cause d'épuisement. Le Créateur qui lui a intimé, dès le commencement, l'ordre de suffire à votre nourriture, veut encore comme toujours, qu'elle y suffise, pourvu que vous la cultiviez avec cette intelligence qu'il vous a donnée, et que vous soyez au moins juste envers elle."

Votre *Semaine* compte environ huit mois d'existence, et elle a dit, sur la cause agricole, autant qu'il en faut, pour y opérer une salutaire révolution. Pourquoi maintenant entend-on encore tant de plaintes, tant de cris de pauvreté ? Plusieurs causes secrètes, sans doute, y contribuent largement, et il n'entre point dans votre mission de préparer un remède pour toutes ces causes de maladies ; mais on peut assurer qu'une des principales est l'apathie à s'instruire des meilleurs moyens à prendre pour améliorer sa terre. Cette apathie est telle que je ne crains pas d'affirmer qu'un grand nombre des abonnés de votre *Semaine* ; ne la lisent pas assez attentivement et ne réfléchissent pas assez sérieusement sur ce qui leur y est suggéré ; deux conditions tout-à-fait indispensables, dans leur intérêt, et pour répondre au zèle que vous déployez dans votre charge.

Si je hasarde cette dernière remarque, M. le Rédacteur, ce n'est pas sans être appuyé sur des faits particuliers, et c'est pour me donner occasion d'inviter sérieusement tous vos abonnés sans exception, à répondre à vos bonnes intentions, en lisant attentivement, chaque *Semaine*, tous et chacun des estimables articles de votre gazette, de réfléchir sérieusement sur le sujet de leur lecture, de mettre la main à l'œuvre, et surtout de ne point prêter un seul instant l'oreille aux préjugés.

UN ABONNÉ.

Nous nous permettons de souligner les mots *mettre la main à l'œuvre* par ce que, à notre avis, c'est là ce qui as-

surera le succès au journal. On se fatigue vite d'entendre toujours la même voix, d'ailleurs on se rappellera le proverbe qui dit que le plus habile se trompe trop souvent : Il faut donc qu'un bon journal soit plus que l'expression d'un seul homme, il faut qu'il représente les idées des meilleurs cultivateurs du pays et qu'il soit ouvert à toutes les opinions saines et réfléchies. Que les amis du progrès n'oublient donc point l'invitation qui fait l'entête de notre journal : "CULTIVATEURS CORRESPONDEZ AVEC NOUS."

Maladies des poules.

Les maladies qui sévissent sur les poules sont presque toujours incurables ; il est donc de la plus grande importance de se prémunir contre les causes qui les déterminent, et dont les principales sont la malpropreté des poulaillers, le manque d'air, l'insuffisance de nourriture.

Il est essentiel que les poules soient logées dans un endroit spacieux et bien aéré. Réunies en trop grande quantité dans la même enceinte, elles vicient l'air, comme nous le faisons nous-mêmes, en transformant l'oxygène en acide carbonique. Il faut donner de l'air et beaucoup d'air, aussi bien la nuit que le jour. En hiver, les faire coucher dans les étables ; en été, les loger sous des hangars traversés par des perchoirs. Si on craint les bêtes fauves carnivores, qu'on les enferme dans des poulaillers munis de portes convenablement treillagées en fil de fer ou en lattés et disposées de manière que le renouvellement l'air puisse avoir lieu toutes les fois que la température le permet ou que les poules sont dehors.

Il faut, tous les matins, balayer avec soin l'endroit où elles ont couché. La propreté est aussi bien de rigueur pour les poules que pour nous. Toute sécrétion animale contient de l'ammoniaque, qui est un composé très-pénétrant et dangereux. (1)

Il ne faut laisser aller la volaille aux champs que quand la rosée a disparu. Cette humidité du matin est des plus nuisibles : elle contient, entre autres gaz, de l'acide chlorhydrique (esprit de sel), qui est un corrosif des plus violents.

(1) En mélangeant cet engrais, avec son poids de terre sèche mélangée de plâtre on obtient du guano d'une valeur inestimable. Essayez cet engrais sur vos couches chaudes, dans vos jardins et sur vos légumes et vous ne laisserez plus perdre cette source de richesse. [Red. S. A.]

Il faut procurer à ces animaux, à des heures fixes, une nourriture saine et suffisamment abondante. La ration ordinaire, pour huit ou dix grosses poules, est une pinte de bonne avoine ou de bonne orge, matin et soir. (2) Dans la journée, si elles ne sont pas libres, il faut leur donner à discrétion du son délayé dans de l'eau de vaisselle ou autre ; si elles ont leur liberté, comme chez tous les cultivateurs, elles trouveront au dehors le surplus de ce dont elles auront besoin, car la quantité que j'indique ne suffira pas. Avec tous ces petits soins, il est très-rare que les poules tombent malades.

Si, dans un moment d'oubli, elles sortent trop tôt, ou si, dans la journée, elles sont mouillées, ou encore, si, après être restées longtemps exposées à une forte température, elles se retirent dans un endroit frais, elles se retirent parfois des irritations intestinales : il leur survient des congestions plus ou moins dangereuses. C'est surtout en été que ces accidents ont lieu, parce qu'alors les contrastes se présentent plus souvent. L'enlèvement des fumiers est aussi pour elles une cause de mortalité. Je citerai aussi le défaut de terre sèche ou sablonneuse pour se poudrer. Tout le monde sait qu'elles sont très-sujettes à la vermine, et beaucoup périssent par cette cause.

Il n'est pas facile, dans les grandes exploitations, de pourvoir à tout ; mais on doit s'attacher à tenir ces animaux proprement, les faire coucher dans un endroit sain, leur donner suffisamment à manger, et leur procurer, dans un petit coin à l'abri de la pluie, une certaine quantité de terre, de sable ou de cendre dont elles ont tant besoin. De plus on ne peut trop ménager leur engrais qui est très-précieux et que l'on devrait conserver pour les fosses de blé-d'inde et autres légumes.

Des engrais.

Les engrais peuvent se diviser en engrais animal, en engrais végétal et en engrais ordinaire. L'engrais animal peut se diviser en cinq classes : le fumier de cheval celui des bêtes à cornes, celui des moutons, celui des cochons et celui des volailles. Le fumier de cheval, est très actif, il fermente (chauffe) promptement, et con-

(2) Un cultivateur qui craint les livres sur l'agriculture, disait à son curé, ces jours derniers, que ceux qui recommandent l'orge pour les poules se trompent énormément. On prétend que l'orge et le sarrasin les réchauffent trop et leur font perdre toutes leurs plumes. Nos correspondants et collaborateurs voudraient-ils répondre à cette objection ?

vient mieux aux terrains argileux (glaiseux), mais ses effets ne sont pas permanents. Le fumier de mouton, si on le tient humide, fermente rapidement, et dans cet état il vaut mieux que le fumier de cheval. Le fumier des bêtes à cornes, est moins énergique, il ne se décompose pas aussi rapidement, et ses effets sont plus durables que les deux précédents, par conséquent, il convient mieux aux sols légers. Le fumier de cochons d'ordinaire, est très précieux, mais plus que les autres engrais, sa valeur dépend beaucoup de la nourriture qui a été donnée. La fiente de poule et les balayures des poulaillers font un engrais capital et des plus utiles sur la surface. Tandis que je suis à parler d'engrais animal, je mentionnerai comme de précieux engrais, la chair, le sang et les os des animaux, la poudrette, la colombine, etc. Lorsqu'un cultivateur perd un cheval, une vache, un mouton ou un autre animal, au lieu de le jeter aux chiens et aux corneilles, ou de l'enterrer, et de cette manière tout perdre, il devrait jeter dessus, d'abord quelques pouces de chaux déteinte, et ensuite huit à dix fois, le volume de l'animal de terre. Par ce moyen les gaz fertilisants qui sont dégagés de l'animal en décomposition seront absorbés, il aura une, deux tonneaux d'engrais qui le paiera au centuple, de son ouvrage. L'engrais purement végétal coûte plus cher qu'on le croit généralement, et pour qu'il soit profitable on ne doit s'en servir que dans les pièces très éloignées des bâtiments, où lorsque les autres engrais sont à un prix extravagant. Le temps qui convient le mieux pour labourer le grain qui doit servir d'engrais c'est lorsqu'il est à la veille de fleurir, car c'est alors qu'il contient tous ses principes nutritifs.

DR. GENAND.

Bénéfice des cultures.

Je recommande aux lecteurs de la *Semaine Agricole* la lecture de cet article, extrait d'un cours élémentaire d'agriculture :

Nous n'avons pas tout mis dans ce livre.

Ce que l'on doit savoir en agriculture ne tiendrait point en si peu de pages.

Et nous n'avons point écrit ce livre pour ceux qui doivent exploiter leur terre dès demain.

Nous avons seulement pensé aux commençants.

Nous ne pouvons, après si peu de temps, au bout d'une étude aussi facile, parler longuement et savamment du bénéfice des cultures, comme à la fin d'un cours de trois années où l'on a vu tous les détails et tout l'ensemble des connaissances agricoles.

Au courtes études, de courtes explications.

Il faut, pour le moment, retenir la première idée de chaque question agricole.

A plus tard le reste. Et tant pis alors si c'est trop difficile. Pour le moment tout est commode.

Le bénéfice des cultures, pour finir, est d'ailleurs un chapitre agréable.

Il s'agit de vivre avec convenance, dignement, payant chaque semaine ce que l'on achète, et n'attendant pas la prochaine récolte pour avoir du pain.

Pour obtenir des bénéfices dans les cultures, il faut réunir certaines conditions que l'on comprendra aisément.

La première, c'est que l'on sache son métier.

On conçoit que sans cela on ne doit pas faire de brillantes affaires. On récolte peu, on conserve mal et on utilise médiocrement ses produits.

La seconde, c'est que le maître soit présent.

Si le maître demeure en ville, ou s'il est promeneur, chasseur, pêcheur, visiteur de cafés et d'auberges, les ouvriers lèveront le dos, fumeront leur pipe ou prendront leur prise plus souvent qu'à leur tour.

La troisième condition, c'est que le fermage ne soit pas trop cher.

Le fermage varie énormément d'un pays à l'autre. Mais, pour réussir, il ne faut point que le fermage soit plus élevé que la moyenne des mêmes terres dans le même pays.

[Canada, heureux pays où le fermage est chose presque inconnue. Pourquoi les habitants qui sont seigneurs sur leurs terres n'en tirent-ils pas de meilleurs rentes ?]

La quatrième, c'est que l'argent ne soit point trop juste.

Quand on manque d'argent à tout bout de jour, on ne peut améliorer ses cultures. On ne peut acheter les engrais nécessaires, ni les instruments qui seraient utiles, ni les semences les plus estimées, ni les animaux dont on aurait besoin. On ne peut attendre le meilleur moment pour la vente des produits. Il vaut mieux alors se faire domestique, placer son argent à intérêt et augmenter tous les ans son petit capital par ses gages, jusqu'au moment où la somme a suffisamment grossi pour se mettre à la tête d'une petite ferme.

On doit compter au moins, pour être à l'aise, \$10 par arpent si l'on est fermier. Il vaut mieux encore compter \$15. Si l'on compte \$20, on peut cultiver sans gêne. Un propriétaire qui n'a point de fermage à payer peut cultiver avec un peu moins.

La cinquième condition, c'est d'avoir près de soi un débouché commode pour les produits de la ferme.

Un marché important, à quelques milles, est un immense avantage. On

ne perd point son temps en courses inutiles. On ne fait point chaque semaine, à pied, à cheval ou en voiture, plusieurs lieues pour vendre un coq, une poule et une douzaine d'œufs. Dans un seul marché, on fait plusieurs affaires. On n'abandonne pas sa ferme d'une manière ridicule.

La sixième condition, c'est d'être chanceux de rencontrer des ouvriers passables.

Certainement, un vrai cultivateur est avec eux, soit qu'il travaille lui-même, soit qu'il se trouve à tout moment au milieu de ses gens, un journal ou un livre à la main, selon sa fortune et ses goûts; (1) mais on ne peut être exactement attaché à leur côté; il faut surveiller toute la ferme, les champs et les étables; on est donc heureux d'avoir des ouvriers passables. S'ils sont très-bons, c'est encore mieux; mais c'est si rare, qu'on ne doit point y trop compter.—Il faut donc faire attention.

Quand le cultivateur ne demeure point dans sa ferme, il doit avoir à sa place un régisseur capable et honnête.

Le bénéfice des cultures dépend ainsi, comme on le voit, de conditions assez nombreuses, et quand on y réfléchit, au moment de se mettre en ferme, on sent le frisson.

Cependant, comme c'est encore, sur cette terre, ce qu'il y a de plus sûr et de plus attachant, le frisson dure peu, la peur passe vite, et le cœur s'abandonne aux joies de la vie rurale.

E. B.

Avantages du fauchage en pleine fleur des prairies naturelles et artificielles.

INCONVÉNIENTS DES COUPES TARDIVES.

Cet article, composé depuis plusieurs semaines, n'a pu trouver place.

Nous en recommandons cependant la lecture à tous ceux qui croient encore que le foin est meilleur quand il est à la veille de perdre sa graine.

Au moment de faucher les prairies, nous croyons devoir rappeler aux cultivateurs que, généralement, ils attendent trop tard pour faire cette opération.

En coupant les trèfles, les lentilles et les foin de pré lorsqu'ils sont en pleine fleur, on a toujours un fourrage sinon plus abondant, mais beaucoup plus nourrissant, à poids égal, que quand les plantes ont entièrement ou en partie formé leurs graines. Coupé en pleine fleur, le fourrage a conservé toute sa sève; lorsqu'il est sec, il reste moelleux et a un parfum qui le rend

très agréable et salubre aux bestiaux. Coupé, au contraire, lorsque la graine est formée, ses tiges se sont durcies et il est beaucoup moins nourrissant. Lorsqu'il est sec, il a d'ailleurs perdu une grande partie de son parfum et, même avant le fanage, le bottelage, le chargement, le déchargement et la mise en grenier, beaucoup des feuilles et des graines qui eussent contribué à lui conserver une plus forte partie de ses principes nutritifs. Enfin, les bestiaux le mangent avec moins de plaisir et en gaspillent davantage. D'ailleurs, après une coupe en pleine fleur, on obtient toujours un regain plus hâtif, plus abondant et de meilleure qualité, car il a reçu, pendant son développement, une somme plus considérable de soleil et de chaleur.

Nous ne pouvons trop recommander ces observations à l'attention des cultivateurs, et nous engageons ceux qui ont la mauvaise habitude, surtout pour le mil, d'attendre pour faucher que les plantes aient passé fleur, de faire quelques essais comparatifs, c'est-à-dire de couper, plus tôt qu'ils ne le font, une partie de chaque espèce de fourrage, et de se rendre compte des effets produits sur les bestiaux particulièrement, mais surtout sur les vaches laitières, par l'alimentation exclusive avec les fourrages coupés en pleine fleur, et ensuite avec ceux qui l'ont été tardivement. Nous affirmons que le pâturage des regains obtenus à la suite des coupes hâtives, donnera aussi de meilleurs résultats dans son emploi que celui des regains développés à la suite des coupes tardives.

V. CHATEL.

Le bétail producteur d'engrais.

Je veux aujourd'hui, dans une causerie en quelque sorte intime, vous entretenir d'un point très-important de l'économie rurale, point, à mon avis, mal compris ou peu compris. Pour vous prouver que je ne veux pas faire un discours en trois ou cinq points, je vais commencer par vous raconter une petite anecdote.

Un prince et son médecin causaient un jour ensemble. On parlait médecine. Naturellement, le docteur cherchait à faire ressortir les difficultés de son art, et affirmait cependant que rien n'était plus commun que les gens faisant de la médecine et disposés à donner des conseils.

Le prince se montrant un peu incrédule, le médecin lui dit : — Monseigneur, dans quelques instants, vous allez recevoir vos intimes; faites une expérience. Simulez un mal; dites-vous malade, et vous verrez que tout le monde s'empressera de vous indiquer des remèdes.

Le prince se prêta à l'expérience,

feignit d'être malade et, en effet, les conseils se mirent à pleuvoir.

Il en est à peu près de même en agriculture. Tout le monde se mêle de donner des conseils. Les agriculteurs de cabinet surtout ont toujours à notre disposition des moyens qui doivent nous mener indubitablement à la fortune.

DOIT-ON TOUJOURS AUGMENTER LE NOMBRE DU BÉTAIL.

Entre autres conseils, on nous donne celui-ci : il faut augmenter considérablement le nombre de notre bétail. Ce faisant, nous aurons beaucoup plus de fumier, et, naturellement, si une vache donne un certain bénéfice deux vaches donneront un bénéfice double.

Examinons jusqu'à quel point ces deux allégations sont véridiques. On représente le bétail comme producteur de fumier. Et bien, c'est un point que je veux toucher d'une manière incidente. J'ai la prétention de vous démontrer en quelques mots que le bétail n'est pas producteur de fumier, dans le sens vrai, rigoureux du mot. Ceci peut sembler un paradoxe à plusieurs d'entre vous, mais vous allez me comprendre.

Pour rendre la chose plus claire, je suppose le cas suivant : Une pièce de terre portant un fourrage quelconque devant nourrir deux bêtes à cornes, une vache adulte donnant du lait et une bête d'élève. C'est là, en petit, l'image de la plupart de nos exploitations.

Il est évident que, si le bétail est un véritable producteur d'engrais, ces deux vaches, que je nourrirai avec le foin provenant de ma pièce de terre, devront me donner, dans leurs déjections, une quantité de matières fertilisantes plus grande que celle que j'aurai prise dans mon champ; qu'en d'autres mots, ce qui se trouvera dans la fosse à fumier sera supérieur à ce qui aura été donné par le fourrage. Est-ce clair ?

Interrogeons la pratique scientifique; que nous répond-elle? D'abord, que, lorsque je donne 100 lbs de matière organique à mon bétail, je n'en retrouve que 50 dans ses déjections. Il est inutile à ma thèse que je vous dise ce que les 50 autres sont devenues; il suffit que vous sachiez qu'ils ont disparu.

Si je vais plus loin, si je demande ce qu'est devenu un élément important de la végétation, l'azote, que répond la science? Elle dit que sur 100 lbs d'azote que l'animal prend dans sa nourriture, il n'en rend que 85.

Les matières minérales subiront également des pertes; par le fromage, par le lait, par la jeune bête à cornes qui sera vendue, on aura privé la fosse à fumier d'une quantité notable d'acide phosphorique, de potasse, etc., etc. Vous voyez bien qu'il est faux,

(1) Jeunes gens, prenez plutôt une houe, (gratte) c'est plus sûr!

absolument faux de dire que le bétail est un producteur d'engrais.

Le second point concerne le bénéfice que peut donner du nombreux bétail, ici, tout dépend de la quantité de nourriture dont on dispose. Encore un exemple :

COMMENT TIRER LE PLUS GRAND PROFIT DU BÉTAIL.

Je prends une bête à cornes, une vache adulte, qui ne donne pas de lait. Je puis, après quelques tâtonnements, nourrir cette vache de telle façon qu'elle restera absolument dans son état primitif. Des pesées opérées tous les jours me diront qu'elle n'a rien perdu, rien gagné. La quantité de nourriture qui sert simplement au jeu régulier, normal des organes, constitue ce que l'on appelle la ration d'entretien. Elle est, en chiffre rond, de 215 de bon foin par 100 lbs de chair vivante. La ration d'entretien d'une vache de 1250 lbs serait donc de 25 lbs par jour. Si, pendant un certain temps, je me borne à donner la ration d'entretien à une vache, j'aurai perdu tout net ce qu'elle aura mangé. J'aurai bien une certaine compensation dans le fumier ; mais, somme toute, cette opération-là serait une piètre opération.

Une comparaison : Je suppose une locomotive traînant vingt wagons vides et se livrant à un va-et-vient entre Montréal et Québec. Le charbon qu'elle brûlera constituera une perte sèche ; c'est en quelque sorte sa ration d'entretien. Maintenant, si au lieu de 2 de foin pour 100 de chair vivante, je donne 2 $\frac{1}{4}$, 2 $\frac{1}{3}$, 2 $\frac{1}{2}$ ou 3 mon bénéfice sera proportionnel à la quantité de nourriture qui dépasse les 2 p. 100 de la ration d'entretien, c'est-à-dire que pour 2 donnés en pure perte, j'aurai $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{2}$ ou 1 qui produiront en effet utile et qui deviendront ration de production. On peut donc poser, comme axiome, que le bétail donnera d'autant plus de bénéfice que le rapport de la ration de production à la ration d'entretien est plus considérable.

Si les forces digestives du bétail n'étaient pas limitées, si nous pouvions lui donner une quantité de nourriture telle que la ration d'entretien disparut en quelque sorte dans la ration de production, nos bénéfices pourraient être bien plus grands. Mais nous sommes ensermés dans des bornes assez étroites ; car la ration de production n'est guère que de 1 ou $\frac{1}{2}$ p. 100 de chair vivante, ce qui porte la ration totale à 3 ou $\frac{3}{2}$ p. 100.

Vous aurez saisi de quelle influence sont les fortes rations sur le profit que le bétail peut donner. Un exemple pour achever la démonstration :

Dix vaches de 1000 lbs, recevant 2 $\frac{1}{2}$ lbs p. 100, mangeront 250 lbs de foin.

Déduisons les 2 p. 100 de la ration

d'entretien, c'est-à-dire, 200 lbs, il nous restera comme ration de production 50 lbs.

Cinq vaches du même poids, recevant 3 lbs p. 100, mangeront 150 lbs.

Déduisons également les 2 p. 100 de la ration d'entretien, soit 100 lbs, et nous aurons pour ration de production 50 lbs.

Comparons : Premier cas.— Ration totale : 250 lbs, effet utile, 50 lbs.— Deuxième cas.— Ration totale : 150 lbs, effet utile 50 lbs.

La conclusion est facile à tirer.

Permettez moi de reprendre la comparaison de tout à l'heure. Une circonstance quelconque ralentit les transactions sur un chemin de fer. Les wagons de 5,000 lbs ne roulent généralement plus qu'avec 3,000 lbs de charge. Evidemment, la Société fera de mauvaises affaires. Je suppose un de ces officieux conseillers dont je parlais tantôt ; il s'en va trouver le directeur de la Compagnie et lui tient à peu près ce langage : Votre baraque, dans ce moment, ne va que précisément pas entre les rives fleuries du Pactole ; je vais, moi, vous donner un conseil dont vous aurez lieu d'être satisfait. Vos trains sont de vingt wagons, portant 60,000 lbs ; mettez trente wagons, chargez-les de 2,000 lbs, au lieu de 3,000, vos 60,000 lbs, seront transportés et vous ferez de grands bénéfices.

Evidemment, le directeur, pour me servir d'une expression de la littérature hautement fantaisiste de nos jours, le directeur *la trouverait mauvaise*.

Eh bien, c'est le cas où la plupart des cultivateurs se trouvent. Sur cent exploitations, il y en a peut-être quatre-vingt-dix-huit où l'on ne nourrit pas assez le bétail, en d'autres termes où il n'a pas son plein chargement. Et c'est alors que l'on vient donner le conseil d'augmenter le nombre des véhicules.

Le conseil est mauvais, dangereux. Ce que nous devons faire, c'est mieux nourrir, c'est rester pendant toute l'année avec la pleine ration de production. Je me hâte d'ajouter que je n'entends pas que l'on tienne le bétail dans cet état d'obésité en quelque sorte malade dont souffrent, c'est le mot, les animaux de certaines étables. C'est un luxe très-mal entendu et qui coûte très cher.

DE MARBAIX.

La Société d'Agriculture de Berthier.

Berthier, 17 Juillet, 1870.

M. le Rédacteur,

Je vois avec plaisir que MM. les directeurs de la société d'Agriculture du comté de Berthier ont eu peine à re-

venir de leur léthargie ; si j'eusse su qu'ils dormaient si profondément, je me serais abstenu de faire l'importun vis-à-vis d'eux. Mais n'importe, ils ont répondu et quand même ils l'auraient fait un an trop tard, j'en aurais encore été satisfait. Ils ont répondu, ai-je dit ? Oui, mais en dénaturant tellement les faits que je me crois tenu de revenir encore une fois à la charge ; d'ailleurs, leur long retard à répondre à ma première correspondance semblerait indiquer chez eux que la chose les embarrassait et qu'il leur était difficile de trouver des prétextes pour ne pas dire toute la vérité.

D'abord, que disent ces messieurs, par la voix de leur correspondant ? Voici : " Nous avons augmenté les prix pour les moutons parce que cette classe d'animaux est la plus améliorée dans notre comté. " Fort bien ; mais en ouvrant la liste des prix pour 1868, faite le 9 juillet, je vois que les prix étaient à peu près les mêmes que ceux de la liste actuelle, et cependant, je vais vous prouver qu'alors, la race bovine était de beaucoup supérieure, en riches et beaux sujets, à la race ovine : cette dernière ne comptait qu'un bélier croisé appartenant à l'un de nos directeurs ; tandis que, à la même époque, notre Société avait acheté, à grands frais, quatre magnifiques taureaux, de race supérieure, venant, la plupart, du Haut-Canada ; un particulier, M. Barette, de St. Cuthbert, avait aussi de bons animaux qui assurément étaient de beaucoup préférables aux moutons croisés de ce temps ; moi-même, alors, j'ai acheté de M. Cochrane une vache qui m'a coûté \$88. Maintenant, M. le Rédacteur, la conclusion est facile à tirer, et, si nos agréables directeurs ont un petit peu de logique dans la tête, ils sentiront la vérité de ce que je leur dis avec tant d'assurance.

Ils disent encore, toujours par la voix de leur correspondant, qu'il y a une différence de \$23 en faveur des bestiaux. Dans ma première correspondance, je me suis douté qu'ils tomberaient ou qu'ils failliraient sur la question des chiffres, et en effet, ils sont tombés dans un piège si grossier que j'en suis moi-même tout étonné. Allons ! MM. les Directeurs, du courage ! Suivez-moi bien dans mon raisonnement sur les chiffres ; vous allez voir comme la chose est simple : vous avouez bien naïvement qu'il y a \$92 pour les bestiaux et \$69 pour les moutons, puis vous vous écriez, dans votre délire arithmétique : " Quelles différences magnifiques ! Et cependant Justice ne la voit pas ! " Si l'on dit, combien y a-t-il d'entrées dans la classe des bestiaux ? Neuf, dites-vous. Bien, maintenant divisez \$92 par 9 et vous avez un quotient de \$10 $\frac{2}{9}$ pour chaque individu de la classe des bestiaux. Prenons la classe des moutons et divisons, de même que pour la clas-

se des bestiaux, les \$69 affectées pour cette classe, par les six entrées que l'on trouve sur votre charmante liste et vous avez un quotient de 11 1/3 pour chaque tête, puis après cela, vous viendrez soutenir publiquement que vous ne protégez pas cette classe de préférence à celle des bestiaux ? J'avais envie de vous conseiller d'aller à l'école des nombres de Pythagore, mais je vois que ce serait inutile ; retournez tout simplement à nos petites écoles élémentaires, car c'est là que vous apprendrez les quatre règles simples de l'arithmétique.

Ils veulent bien ensuite me parler de fiasco, à propos de deux ou trois de mes moutons qui sont morts, — ils croient probablement que je les ai achetés de Panurge, comme moutons immortels, — et, d'après le ton de leur correspondant, ils semblent ce réjouir du malheur de mes pauvres moutons. Heureux mortels ! rejouissez-vous tant que vous voudrez, si la chose vous va, mais en attendant, ce n'est pas vous qui en souffrez, et, pourvu que vous changiez votre liste de prix, ce qui serait profitable à tout le comté de Berthier, je consentirai peut-être à voir périr tous mes animaux, puisque la chose vous fait si grand bien. Mais changerez-vous, modifieriez-vous votre liste non, et pour cause. Quant à moi, peu m'importe que j'aie prêché dans le désert ou sur la place publique, il me suffit que j'aie fait mon devoir et que j'aie pu dire la vérité sans altérer les faits.

Je m'arrête ici, M. le Rédacteur, craignant d'abuser de votre patience ; j'aurais pu dire encore beaucoup de jolies choses, mais je m'en abstiens, craignant d'entrer dans le domaine des personnalités, chose qui me répugne tout à fait.

JUSTICE.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 28 JUILLET 1870.

Travaux de la saison.

Les foins.

MM. les Editeurs,

Les foins sont venus interrompre mes calculs et du même coup mes causeries. Il est rare que les foins soient terminés à la Ste. Anne, ce qui aura lieu dans bien des endroits cette année. C'est plutôt l'époque où on les commence ordinairement. Quoiqu'il en soit et que la saison soit hâtive ou tardive, pour celui qui veut du bon mil, il faut le couper en fleur.

Faucheuses.

Des faucheuses bien employées nous rendraient d'immenses services, mais il faut savoir s'en servir. J'en

vois qui fauchent du matin au soir, même le samedi, et qui exposent ainsi leur foin à se gâter complètement, dans le cas d'une pluie de durée. Il est vrai que, cette année, les pluies sont par trop rares, mais il n'en est pas moins vrai que la pluie peut venir d'un moment à l'autre. De plus, la rosée fait toujours un dommage considérable au foin étendu, la quantité en est diminuée et il perd beaucoup de son arôme. Ceux qui compareront soigneusement une charge de foin bien fait, mis en meules (*vailloches*) avec une même quantité qui aura été laissée toute une après-midi et une nuit étendue, s'apercevront bien vite de la différence. Cependant, si le temps est bien beau, on peut faucher jusqu'à une heure, rateler le soir et mettre en petites meules. Si le beau temps paraît assuré et que les foins pressent, on peut recommencer à faucher vers cinq heures du soir, puisque le foin que le soleil n'a pu faner souffre peu de la rosée.

Faneuses.

L'avantage de cet instrument est qu'il permet de faire sécher le foin et de l'entrer le même jour, pourvu que le temps soit bien *séchant*. En tournant le foin deux fois dans la journée il obtient autant de soleil et d'air qu'il en aurait dans deux jours par le procédé ordinaire. On conçoit facilement tous les avantages d'un instrument qui nous sauverait de mettre le foin en meules.

Les rateaux à cheval

sont plus que jamais indispensables. Seulement, il importe de choisir dans ces différents instruments, ceux qui fonctionnent le mieux et avec le moins de fatigues pour le conducteur. Nos cultivateurs ne donnent pas toujours toute l'attention nécessaire aux diverses considérations que nécessite le meilleur choix. On est trop souvent porté à mesquiner pour quelques piastres sur le prix d'un instrument coûteux et on manque l'achat d'un outil qui souvent vaut le double de celui qui n'a coûté que quelques chelins de moins. A ce sujet, je dirai que je regrette beaucoup peu d'attention porté aux

Essais d'instruments d'agriculture

que l'on fait maintenant partout et qui permettent à un fabricant de prétendre que sa machine est supérieure à d'autres, tandis que si ces essais étaient surveillés davantage par les sociétés d'agriculture et que les divers fabricants et agents seraient invités spécialement à se rendre au lieu d'essai, on éviterait bien des déceptions et on permettrait au cultivateur de juger par lui-même de la véritable valeur des diverses machines. Il est donc du devoir des sociétés d'agriculture de décourager ces essais à moins qu'on puisse les faire

de manière à rendre justice à qui justice est due. A ce sujet, permettez-moi une suggestion : Ne serait-il pas important pour le Conseil Agricole d'exiger un essai pratique des diverses machines apportées au Concours Provincial du mois de septembre ; les fabricants étant tenus de se fournir d'attelages ?

Je vois par la liste des prix, que neuf primes considérables sont offertes. Mais il n'est pas dit que ces divers instruments devront être essayés. N'est-ce pas s'exposer à primer les machines les mieux peinturées ou les mieux polies au risque d'encourager celles de peu de mérite, et de décourager celles qui peuvent rendre de véritables services aux cultivateurs ? Si les essais, pendant l'exposition, sont impossibles ce que je ne puis admettre, il me semble qu'il aurait mieux valu ne pas donner de prix dans cette classe pour cette année et faire, l'année prochaine, un grand concours pratique auquel seraient invités les nombreux fabricants d'instruments, tant dans cette Province qu'ailleurs. Car, après tout, rien n'est plus préjudiciable à l'agriculture que ces machines à demi faites, qui fonctionnent assez bien pendant quelques jours, mais qu'il faut bientôt porter chez le forgeron à tout instant, puis abandonner tout à fait avant d'en avoir retiré la dime de ce qu'elles ont coûté.

Je crois donc devoir insister tant auprès du Conseil Agricole qu'auprès des Sociétés d'Agriculture sur la nécessité de nombreux essais pratiques des divers instruments d'agriculture dont les cultivateurs ont besoin, et sur l'importance de conduire ces essais de manière à obtenir le plus de renseignements possibles ; et non pas pour le seul profit de tel ou tel fabricant.

Machine à charger le foin.

Il y a plusieurs années que l'on cherche à rendre pratique une machine à charger le foin. On comprendra toute l'importance de cette machine surtout si l'on admet que le foin peut être séché et entré le jour du fauchage par l'entremise de la faneuse, j'ai examiné avec le plus grand intérêt un modèle fait par un inventeur canadien distingué qui a déjà donné au public plusieurs excellentes machines. Je veux parler du Dr. Paichaud, de cette paroisse, qui, après avoir rendu la santé à ses patients emploie ses loisirs, ou plutôt ses nuits à perfectionner des instruments utiles aux agriculteurs. Je regrette que notre excellent Docteur n'ait pas offert plutôt au public sa machine à charger le foin. Il va se trouver devancé par des Américains qui en ont fabriqué et qui s'en trouvent très bien. Comme le Conseil d'Agriculture a offert un prix assez considérable pour ces machines

j'espère qu'on prendra les moyens de faire connaître aux fabricants américains les avantages qui leurs sont offerts et que l'on tâchera de faire fonctionner ces diverses machines lors de la prochaine Exposition Provinciale.

Graines de mil.

Si le foin n'échaude point, le mil mûrira très-bien son grain cette année. Il importe donc d'en tirer le plus grand profit possible en récoltant autant de graine que possible. Tout bon cultivateur devrait récolter sa propre graine s'il veut se procurer du mil franc et net. Tout cultivateur intelligent comprend maintenant l'importance de semer force graine de mil et trèfle, et outre la question des déboursés si l'on achète sa graine du premier venu on s'expose à semer des mauvaises herbes au lieu de bon fourrage. Que ceux qui le peuvent fassent donc leur propre graine et qu'ils la fassent de manière à n'avoir que du mil pur.

VARENNES.

25 juil.

Questions et Réponse.

St. Isidore, 18 Juillet 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Aurez-vous la complaisance de traiter, dans votre prochain numéro ou un des subséquents, une certaine maladie des chevaux connue sous le nom vulgaire de *Ring-bone*. C'est une espèce de cercle qui se forme sur le pied des chevaux un peu aux-dessus de la corne.

En faisant connaître la nature de cette maladie, et le traitement curatif et palliatif, vous obligerez beaucoup un de vos abonnés.

Je demeure avec la plus grande considération, votre très-humble serviteur.

F. M.

Vous excuserez ma manière de m'exprimer, car n'étant pas familier avec les mots techniques de l'art vétérinaire j'ai préféré me servir du langage vulgaire.

Point d'excuses; nous voulons que les cultivateurs nous écrivent comme ils parlent. L'important c'est d'être compris et nous espérons que nos correspondants ne se laisseront pas arrêter par les quelques difficultés qu'ils pourraient éprouver dans leurs premières correspondances. Il n'y a que les premiers pas qui coûtent. Ils trouveront qu'après quelques efforts ils s'exprimeront avec facilité, ils obtien-

dront des renseignements utiles pour eux-mêmes et pour les autres et ils nous auront rendu service.

La maladie connue sous le nom *Ring-Bone* (os en anneau) est un grossissement au haut de la corne considéré comme incurable. Ordinairement le cheval atteint de cette maladie peut travailler, mais il n'est plus propre aux voyages rapides et on ne doit jamais s'en servir pour la reproduction (élever.) Dans cette maladie—comme dans presque toutes celles des chevaux—il est bon dès les premiers symptômes de consulter un bon médecin vétérinaire (maréchal.)

On recommande de tenir autour de la forme (non technique français pour *ring-bone*) un anneau en plomb gros d'un demi pouce placé de manière à porter sur la partie malade. Ce remède ne guérit pas mais on prétend qu'il soulage considérablement.

Nous prions notre collaborateur *Un médecin* de bien vouloir nous donner quelques nouveaux renseignements sur cette maladie.

Almanach du cultivateur d'abeilles Reçus.

Le premier envoi de cet excellent ouvrage est épuisé, mais nous en attendons d'autres exemplaires sous peu.

Nos correspondants devront donc prendre leur mal en patience. (1)

DEFAUT D'ADRESSE.

On voudra bien signer ses demandes d'une manière lisible et donner l'adresse au long

On devra se rappeler qu'il y a souvent plusieurs paroisses portant le même nom. Dans ce cas, il faut nous permettre de pouvoir distinguer.

(1) Reçu de C. B. Hamel, Québec, 20 c. Melle. Jobin, Ile Perrault; Mr. Roberge, Ste. Julie, 20 c. chacun.

Reproducteurs améliorés.

Ayrshises— Berkshires— South Downs— Pontes.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce des représentants de feu C. C. Abbott, au sujet des magnifiques animaux qui seront vendus par encan, à Ste. Anne du bout de l'Isle le 10 août prochain. Ceux qui désirent se procurer des animaux des diverses races sus-mentionnées, ne devraient pas manquer cette excellente occasion de se satisfaire.

COLONISATION.

Nos lecteurs liront avec intérêt le rapport de l'exploration que viennent de faire les représentants des Sociétés de Colonisation de St. Hyacinthe et de Bagot. Espérons que ces efforts auront d'excellents résultats, et cherchons dans tous les Comtés à marcher sur les traces de ces bons amis du pays. On nous parle très avantageusement des terrains dans le township de Wolf qui auront bientôt un grand chemin pour y arriver. Que les cultivateurs se hâtent de s'emparer de ces bonnes terres qui, avant longtemps, auront un chemin à lisses pour l'écoulement de leurs produits.

RAPPORT DE L'EXPLORATION D'EMBERTON.

Aux officiers et Directeurs de la Société de Colonisation No. 1, de St. Hyacinthe.

MESSIEURS :

Conformément aux instructions que j'ai reçues de vous en date du 10 Juin courant, j'ai l'honneur de vous faire rapport de l'exploration faite sur les terres réservées à la Société dans le Canton d'Emberton.

Les explorateurs, représentant notre société, étaient MM. Olivier Chalifoux, Camille Lussier, Eusèbe Brodeur et moi-même; les explorateurs de Bagot: Messieurs P. S. Gendron, M. P., Antoine Casavant et Joseph l'Heureux, ayant à visiter des terres réservées à leur société dans le canton de Ditton, voisin de celui d'Emberton, nous avaient fait le plaisir de se réunir à nous.

L'expédition quittait la gare de St. Hyacinthe, Lundi, le 13 Juin dernier, à 3½ h. P. M. et atteignait Coaticook le soir vers 8 heures.

Nous aurions pu débarquer à une station plus rapprochée, mais le Rév. Messire Chartier, Agent de Colonisation, à Coaticook, ayant manifesté le désir de nous accompagner, et nous ayant de plus facilité le louage d'une voiture à bon marché, à Coaticook, nous nous rendîmes à ce dernier poste.

Le lendemain, 14 Juin, à 6 h. A. M., nous partîmes en voiture, accompagnés du Rév. Messire Chartier et de l'arpenteur, M. Lippé.

Nous traversâmes les beaux cantons de Compton, et d'Eaton jusqu'à Cookshire, où nous avons été l'objet d'une cordiale hospitalité de la part du Rév. Messire Gendreau. Après nous avoir servi un copieux dîner, auquel nos estomacs vides firent les suprêmes honneurs, ce zélé mission-

naire est parti avec nous pour visiter notre canton.

L'expédition, après avoir traversé le canton Newport, atteignit, le soir, un hôtel situé au commencement de Ditton, à 9 milles en de ça de la mine d'or de M. Pope. Cet hôtel, est en même temps un bureau de poste ; et une grande ferme, en partie défrichée et pourvue de beaux troupeaux est attachée à l'établissement. Malgré notre nombre, nous pûmes avoir des lits, une bonne table et tout le confort désirable : nous fûmes surpris de trouver un tel progrès dans une région que nous croyions d'avance n'être habitée que par des maringouins.

Le lendemain matin, 15 Juin, nous nous levâmes au premier chant du coq, et au bout d'une couple d'heures nous étions rendus à la mine d'or de M. Pope, située à peu près sur le lot 40 du 8ème rang de Ditton. Nous étions rendus sur les confins de la civilisation. Le chemin est carrossable jusque là. La bienveillance de M. Pope nous attendait en cet endroit : les employés de la mine, sur instruction reçue de lui, furent pleins de politesse et de déférence pour nous.

Nos chevaux furent mis dans une prairie, et nos voitures et harnais placés en sûreté.

M. Pope fait faire d'immenses défrichements dans le voisinage de sa mine. Il y a aussi près de là un moulin à scie, et plusieurs établissements de Norvégiens et d'Anglais.

Vers 8 heures A. M. [mercredi 15 Juin] après déjeuner, l'ordre du départ fut donné, et l'arpenteur ayant constaté, au moyen de ses instruments, quelle direction nous devons prendre, nous primes nos malles sur nos dos et nous nous enfonçâmes dans la forêt pour parcourir à pied l'espace de 3 milles, distance qui sépare la mine, du lieu où nous voulions camper, dans Emberton. L'arpenteur ouvrait la marche, et aidé de deux d'entre nous, il traçait un *chemin plaqué*, que le reste de l'expédition suivait, et qui servira désormais de voie de communication directe entre la mine et notre camp.

A 10 heures, A. M., nous atteignons la ligne de division entre Ditton et Emberton. Des braves et des coups de fusils saluèrent la forêt vierge d'Ember-ton. Tous les excursionnistes signèrent leurs noms sur un arbre, et les explorateurs de la Société de Bagot se séparèrent de nous pour visiter leur réserve dans Ditton. Nous étions alors sur la profondeur du lot no. 23 du 1er. rang d'Ember-ton. Nous continuâmes notre marche pour joindre le tracé du chemin Verchères, entre les 1er. et 2ème. rangs du même canton. A midi, nous rencontrâmes le premier cours d'eau digne de mention : après avoir étanché notre soif de son onde limpide, nous l'appelâmes " Ruisseau

Gendreau " en l'honneur du zélé missionnaire de Cookshire, qui nous accompagnait, et dont la mission s'étend au canton d'Ember-ton.

Vers 1½ heure, P. M., nous étions sur le tracé du chemin Verchères. Cette partie du premier rang que nous venons de traverser offre un bon sol, couvert de bois mêlé, très-clair et très-élevé : c'est au reste les caractères dominants de la forêt d'Ember-ton.

Nous suivîmes le tracé du chemin Verchères, en gagnant l'Est, jusqu'au lot 19, sur les bords d'une charmante petite rivière, que nous baptisâmes du nom de notre digne et zélé Président.

Le premier objet qui attira notre attention fut un arbre rongé et abattu par les castors : nous décidâmes de camper en cet endroit. Avant que les travaux du campement fussent commencés, le Révd. Messire Chartier prit une hache et nous invita à abattre le premier arbre au nom de la religion et de la patrie: il donna le premier coup de hache et nous suivîmes son exemple tour-à-tour ; au bout de quelques instants, la chute de l'arbre, les hurras et les coups de fusils, annonçaient à la forêt d'Ember-ton les premières atteintes de la colonisation. Ce premier arbre abattu devait nous être d'une grande utilité.

Notre camp fut ensuite construit : quatre épinettes disposées en carré servirent de charpente, et des piquets plantés autour et entrêlacés de branches de pins et de sapins, en formaient les quatre murs ; des traverses allant d'une épinette à l'autre et recouvertes de larges écorces composaient notre toit. Un feu fut allumé pour chasser les maringouins, brulôts, etc., et un copieux repas de jambon rôti à la broche termina la journée.

Le terrain, le long du chemin Verchères, depuis le lot 23 au lot 19, est propre à la colonisation.

Le premier arbre tombé sous notre cognée et qui n'était autre qu'un énorme bouleau blanc, nous rendit, par son bois et son écorce, les plus grands services. Avec l'écorce nous avons fait d'abord les vaisseaux nécessaires à notre modeste cuisine, et une nappe pour couvrir notre table ; ensuite, nous l'avons employé pour tapisser notre autel : elle servit encore pour faire une corbeille à pain bénit le jour de la Fête-Dieu, et une bourse pour faire la collecte. Avec le bois on fit la table d'autel, et une pelle pour creuser la fosse dans laquelle une croix fut plantée. J'oubliais de dire qu'avec l'écorce de notre arbre j'ai écrit une lettre au *Courrier de St. Hyacinthe*, qui fut publiée dans les colonnes de ce journal le 18 Juin. Cette lettre fut emportée d'Ember-ton par le Révd. Messire Gendreau qui nous quitta le jour même de son arrivée à Emberton, afin d'être à Cookshire le lendemain, jour de la Fête-Dieu. Le premier soir que nous avons couché dans

la forêt, le sommeil nous vint plus ou moins, grâce aux hurlements continuels et lugubres des hiboux excités sans doute, par le tapage que nous avions fait en arrivant, et surtout attirés par le grand feu qui pétillait près de notre cabane.

Le lendemain, 16 Juin, jour de la Fête-Dieu, vers 8 h., A. M., le Révd. Messire Chartier célébrait les saints mystères sur l'autel que nous avons érigé dans notre camp. Les explorateurs de Bagot s'étaient rendus pour assister à la messe ainsi que les employés catholiques de la mine d'or. Un pain fut béni et distribué comme dans nos vieilles paroisses ; et une collecte, faite pour acheter le premier objet de culte de la future chapelle, rapporta une assez jolie somme. Le Révd. Messire Chartier adressa quelques mots de circonstance qui firent une impression sensible sur cette assistance, composée d'une dizaine de personnes.

Jamais, à ma connaissance, une messe n'a été célébrée et entendue avec autant de piété et de recueillement. Il ne convient pas de tracer ici les émotions que produit dans le cœur le spectacle auquel nous assistions. Nul doute que les ferventes prières qui s'élevèrent en ce moment ne soient exaucées et que le ciel ne bénisse la noble entreprise de notre société.

Comme l'endroit où nous étions sera, selon toute probabilité, le site futur d'une église et d'un village, nous l'avons appelé " Chartierville " en l'honneur du Rev. Messire Chartier, qui en était à sa première démarche comme agent de colonisation.

Après la messe, nous partîmes pour explorer la partie Est du Canton. Le tracé du chemin Verchères fut suivi jusqu'au pôteau marqué 5 et 6.

Les lots 12 et 11, dans le 1er rang, sont bons. Le dernier est composé de terrain d'alluvion couvert d'aune et traversé par une rivière que nous avons appelée " Rivière Chalifoux. " A partir du No 9, 1er rang, à la ligne de Chesham, le sol est avantageux à coloniser.

Nous descendîmes sur le lot 6, jusqu'à une rivière qui traverse le premier rang, vers la moitié des lots. La qualité du sol nous a paru aussi bonne à la profondeur des lots qu'à la frontière. Cette rivière fut appelée " Rivière Brodeur. "

Des bords de cette rivière, nous gagnâmes le chemin Verchères et nous continuâmes en droite ligne vers le 3ème. rang, entre les lots 5 et 6 du 2ème rang. De Chesham au lot 7, inclusivement, dans le 2ème. rang, le sol est bon. Les lots 6 et 7, à leur extrémité sud, sont couverts de chausses de castor, construites avec une étonnante habileté sur une petite rivière qui a été nommée " rivière aux Castors. "

Rendus à la ligne entre les 2ème. et 3ème. rang, nous nous dirigeâmes vers Pouest, en suivant cette ligne. Au lot 8, il y a un bon pouvoir d'eau sur la rivière Chalifoux. Sur les Nos. 9, 10, 11 et 12, le sol est pauvre à l'endroit où nous passions, c'est-à-dire entre les 2ème. et 3ème. rangs. Sur le lot No. 12, il y a une ravine d'au moins 80 pieds de profondeur, au fond de laquelle coule un ruisseau. Jusqu'au lot No. 18, le sol est inférieur; mais il est probable qu'à la profondeur des terres le sol est plus riche; nous avons été amenés à cette conclusion par ce que nous avons vu du lot No. 18, 2ème. rang. Au cordon, entre les 2ème. et 3ème. rangs, ce lot 18 est d'une maigre apparence; cependant l'ayant parcouru dans toute sa longueur pour retourner au camp, nous avons constaté qu'il est un des meilleurs lots de toute notre réserve, quoiqu'à chacune de ses extrémités il n'annonce rien de bon.

Nous sommes arrivés à Chartierville, le 16 au soir, vers 7½ heures. Ceux qui étaient restés au camp avaient fait une chaussée dans la rivière Tétreau avec des poutres coupées par les castors et avec l'écorce de notre fameux bouleau. Le courant, arrêté par cette digue, forma un bassin, dans lequel ils prirent une soixantaine de truites, qui servirent à nous faire observer le vendredi, qui tombait le lendemain.

Après avoir assez bien reposé, notwithstanding le vacarme des hiboux, dont le nombre augmentait de nuit en nuit, nous sommes partis le 17 Juin, au matin, pour visiter la partie ouest du canton et revenir à la Mine prendre la route de St. Hyacinthe. Avant notre départ de Chartierville, une croix fut bénie et plantée le long du chemin Verchères, et un récit détaillé de tout ce qui s'était passé fut écrit sur un parchemin formé d'écorce de notre bouleau, signé par nous tous, et affiché sous notre cabane.

Après avoir rassemblé notre bagage, nous quittons notre camp pour revenir sur le tracé du chemin Verchères, jusqu'aux lot 23, où commençait notre chemin plaqué. Ici, nous nous divisâmes en deux bandes. L'arpenteur, M. Brodeur et moi, continuâmes l'exploration, et le reste de l'expédition prit de suite la route de la Mine avec tout le bagage.

Rendus au pôteau 25 et 26, sur le chemin Verchères, nous sommes remontés jusqu'aux 3ème rang. Après avoir atteint le cordon entre les 2ème et 3ème rangs, nous suivîmes ce cordon jusqu'au lot 31, où il nous a fallu monter une montagne qui couvre, avons-nous cru, environ 5 à 6 acres à la profondeur des lots 31 et 32. De cette hauteur, on a un magnifique point de vue au Nord. Nous avons ensuite suivi la ligne entre les lots 31 et 32 jusqu'au chemin Verchères, que

nous avons parcouru de nouveau jusqu'au pôteau, 26 et 27. De ce dernier endroit nous sommes montés entre les lots 26 et 27 jusqu'à la ligne de Ditton.

Les lots 26, 27, 28 et 29, dans le 2e. rang, quoique de mauvaise apparence le long du chemin Verchères, sont néanmoins propres à la colonisation, vu la bonne qualité du sol en gagnant la profondeur. Les lots depuis 31, à 36 dans le même rang, sont de bons lots.

De la profondeur des lots 26 et 27 dans le premier rang, nous avons suivi la ligne de division entre Emberton et Ditton jusqu'au chemin plaqué que nous suivîmes jusqu'à la ligne. Les lots 28, 29 du 1er rang dans Berton nous ont paru pauvres. Les lots 23, 24, 25, 26, 27, sont bons le long de Ditton.

Nous avons été d'opinion que le 3e. rang, que nous avons étudié, toutefois sans le parcourir, renferme les meilleures terres du canton.

Le 4ème. rang est montagneux, mais bien boisé; ce sera une magnifique réserve de terres à bois.

Le bois dans Emberton est très clair et très-élevé. Le sol est généralement accidenté; sans être ni montueux, ni trop rocheux. Il est parsemé de sources et de petits ruisseaux, qui fournissent une eau excellente; et il requerra ni décharges ni fossés pour s'égoutter.

Nous n'avons guère rencontré de gibier; mais il abonde dans le canton, si nous en jugeons par les nombreux campements de chasseurs que nous avons vus; nous avons remarqué des traces fraîches d'originaux et de chevreuils en plusieurs endroits. Une inscription en craie rouge sur un arbre, constate qu'un nommé William Stone a tué quatre originaux en octobre 1867.

Les espèces de bois qui dominent sont le mérisier, le hêtre, l'érable, le sapin et une espèce d'épinette jaune très-élevée, droite et dépourvue de branches jusqu'à une grande hauteur.

La Société ne peut que se féliciter d'avoir choisi des terres dans ce canton.

Vendredi, le 17 juin, à 3 h. P. M., nous disions adieu à la mine d'or et à ceux qui l'exploitent et, suivant la même route qu'en allant, nous étions rendus samedi, le 18 à Coaticook, vers 6 h. P. M., après avoir jeté un coup d'œil sur les merveilles de la ferme Cochrane, à Compton. Avant de quitter Coaticook, les explorateurs des deux sociétés se réunirent chez le Révd. Messire Chartier, où les conclusions suivantes furent adoptées:

"Les cantons de Ditton et Emberton sont réellement avantageux pour la colonisation, et propres à former de bons centres de population; les sociétés de colonisation No. 1 de St. Hyacinthe et de Bagot trouveront dans la partie de ces cantons qui leur

est réservée ce qu'il faut pour rencontrer les fins qu'elles désirent obtenir.

"Les explorateurs, d'après l'examen du sol, et d'après les informations prises auprès des cultivateurs avoisinant ces cantons, sont d'opinion que les terres sont riches et fertiles.

"Le terrain est sain et généralement en pente douce: la forêt sera peu coûteuse à défricher, attendu que le bois est clair.

"Les explorateurs sont d'opinion que des colons devraient être dirigés sur ces terrains le plus tôt possible."

Je ne puis terminer ce rapport sans offrir, tant en mon nom, qu'au nom des explorateurs, un mot de remerciement à toutes les personnes dont nous avons éprouvé la bienveillance durant notre excursion. Je dois mentionner particulièrement le Revd. Messire Chartier, le Rev. Messire Gendreau, et M. Pope, représentant du comté de Compton.

M. Lippé, notre arpenteur, a aussi droit à notre reconnaissance. M. Lippé a été précieux pour nous. Il joint à la qualité d'habile et infatigable arpenteur, celle de parfait gentilhomme. Nous ne saurions recommander un homme plus compétent que lui, sous tous rapports, à ceux qui veulent explorer et étudier les Cantons de l'Est.

J. A. CHICOINE,
Secrétaire-Trésorier.

S Hyacinthe, 20 juin 1870.

HORTICULTURE.

Extrait du livre "Les économies d'un vieux jardinier." (1)

Jardin fleuriste.

Camélias.—Azalées.—Violettes.—Arsters.—Chrysanthèmes.—Bruyères.—Daphnés.—Tussilage.—Perce-neige.—Roses de Noël.

A mesure que l'hiver vient, les fleurs se font rares, et c'est alors que pour lutter en quelque sorte contre la nature, les gens riches les recherchent avec plus d'empressement pour leurs repas, leurs bals, leurs soirées. Il en faut dans des vases sur la table du festin, il en faut dans les vestibules pour les réceptions, il en faut dans les grandes toilettes et dans les mains des dames. C'est l'époque de la moisson pour le jardinier fleuriste qui sait avancer, retarder et graduer avec art l'éclosion de ses fleurs d'hiver, et qui force celles des autres saisons à s'ouvrir contre leurs habitudes. Je ne parlerai ici que de celle qui se

(1) J. B. Rolland et fils, prix 38 cts. Nous n'avons fait que quelques extraits de ce livre mais ils doivent suffire pour en reconnaître toute la valeur.

soumettent facilement à ces exigences.

LES CAMÉLIAS (*camellia japonica*) tiennent la première place parmi les fleurs d'hiver. La beauté de leur feuillage, la magnificence et la durée de leur floraison, la grandeur des fleurs, la variété des couleurs justifient la prédilection dont on les entoure. Il en existe plus de 700 variétés, blanches, roses, rouges, panachées, tantôt doubles, tantôt simples, et le prix en est toujours fort élevé.

Aucun compost ne convient mieux au camélia que la terre de bruyère naturelle. On doit l'employer aussi récente que possible et sans la cribler. Les fleurs doubles n'ayant pas de graines, on cultive le camélia simple pour fournir des sujets à greffe, soit par boutures, soit par semis. On sème aussitôt que le fruit est mûr. On fait des boutures au printemps. On greffe à tout âge, en fente ou en écusson. Le camélia supporte très-bien la greffe. Toutes ces opérations se font sous serre, car jusqu'à présent cet arbruste ne réussit pas à l'air libre sous notre climat. Il est bon de repoter les camélias chaque année au printemps. Les nouveaux bourgeons commencent à se montrer presque aussitôt après. Vers le mois de juin on les sort à l'air, sans cesser de les arroser et de tenir leurs feuilles propres avec un petit arrosoir à pomme. Ils restent dehors jusqu'à la fin d'août. Alors on les rentre dans une serre tempérée que l'on maintient vers 6 degrés jusqu'à ce qu'ils soient fleuris. La chute des boutons résulterait également d'un arrosage insuffisant et d'un excès d'humidité. Il faut savoir deviner à l'aspect des feuilles les besoins de chaque pied.

LES AZALÉES (*azalea*), par la multiplicité et la délicatesse de leurs fleurs, méritent également une grande place dans la flore d'hiver. Certaines espèces sont assez robustes pour croître en pleine terre et orner les massifs où elles fleurissent dès l'automne. Celles qui nous occupent ne peuvent réussir qu'en serre. Leurs fleurs sont généralement blanches, roses, pourpres ou jaunes, et simples; cependant on en cite à fleurs doubles, comme *l'azalea prolifera*. Je n'en connais pas de plus belles que les blanches à fleurs simples. Elles aiment la terre de bruyère, la demi-ombre, et se multiplient par semis, en automne, dans une terrine, où l'on prend les jeunes sujets pour les repiquer l'été suivant.

LES CHYSANTHÈMES (*chrysanthemum*) sont une des richesses de l'hiver, à cause de l'abondance, de la variété et de la persistance de leurs fleurs. Il y en a de blanches, de roses, de rouges, de pourpres, de brunes et de fauves. Les amateurs en comptent un grand nombre de variétés. On sème la graine en couche chaude. La terre

franche et légère leur convient de préférence. Elles se multiplient de semis et d'éclats pour les espèces vivaces. Leur odeur est si peu sensible qu'on peut parfaitement en décorer les appartements. Il leur faut beaucoup de terre et d'eau.

LES BRUYÈRES (*erica*) sont, dit *le Bon Jardinier*, de petits arbres en miniature, tous, plus beaux les uns que les autres par l'élégance de leur feuillage et par les couleurs extrêmement variées de leurs fleurs. Ce jugement serait juste si on n'était toujours tenté, en regardant ces plantes, de demander le nom de la fleuriste qui les fait. Mais ce n'est pas à nous de médire des éricas, car il s'en vend beaucoup, et ils se paient cher. Il est d'usage de les cultiver en pot, sous serre, dans la terre de bruyère. On les sème en avril ou on les multiplie de boutures en juillet, dans des terrines. Il faut les arroser toutes l'année, fréquemment, et peu à la fois, et leur donner beaucoup d'air et de lumière. On a coutume de les sortir pendant l'été. L'hiver une très-mince chaleur leur suffit.

LES DAPHNÉS (*daphne*) fournissent certaines espèces qui se cultivent également en serre et donnent en hiver des bouquets de fleurs roses, blanches ou violacées, d'une odeur suave. On cite surtout le *daphné delphina* et le *daphné indica*. Cette plante vient dans la terre franche, humide, et se multiplie parfaitement de graine ou par greffe.

LE TUSSILAGE (*tussilago*), qu'on a surnommé héliotrope d'hiver, ne tient pas grande place, mais il étale, du sein d'un joli feuillage arrondi, des houpes grises et roses qui répandent au loin une odeur assez vive de vanille. On le cultive en pot, où il croît parfaitement dans la terre de bruyère. Il se multiplie de semis et affectionne l'humidité.

LA PERCE-NEIGE (*galanthus nivalis*), charmante petite fleur blanche, quelquefois double, remarquable par l'énergie qu'elle oppose aux frimas autant que par l'apparente délicatesse de sa vie, se montre au-dessus d'une petite hampe entre deux feuilles étroites, pendant les plus mauvais jours à l'ombre des buissons. Elle réussit mieux dans la serre. Elle aime beaucoup l'humidité et se reproduit de caïeux.

Ici se termine, mon cher garçon, ce que j'avais l'intention de t'enseigner relativement à notre état. C'est court, mais c'est plus que n'en savent la plupart des jardiniers de province. Le pratique t'apprendra le reste, et à mesure que tu travailleras, tu seras émerveillé en observant chaque jour les mystères de la vie des plantes, qui ne sont pas moins curieux que ceux de la société humaine.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Conservation de la viande pendant les grandes chaleurs.

On sait quelles difficultés on trouve à conserver les viandes, pendant les chaleurs de l'été, dans les fermes éloignées ou même dans les villages, où le plus souvent les bouchers ne tuent qu'une fois par semaine.

Il est donc utile de faire connaître un excellent procédé de conservation, usité depuis longtemps et jusqu'à présent très-peu répandu, quoique certains ouvrages, notamment la *Chimie* de M. Girardin, en fassent une courte mention.

Depuis huit ans, j'emploie cette méthode, qui est d'une simplicité parfaite. Voici en quoi elle consiste :

La viande est plongée dans de grandes terrines ou dans des pots de grès, placés à la cave au dans un cellier et remplis de lait caillé, ou de lait écrémé qui, dans ces conditions, ne tarde pas à se cailler.

Pour la forcer à plonger *ce qui est essentielle*, on la charge avec des pierres bien propres.

La viande se conserve ainsi *pendant plus de huit jours* sans prendre le moindre mauvais goût; elle s'attendrit et s'améliore plutôt. Au moment de l'employer, on la lave et on l'esuie.

Le lait caillé peut servir à nourrir les porcs. Comment agit le lait caillé dans cette circonstance? Il m'est impossible de l'expliquer, quant à présent. Mais l'important, c'est que cette méthode est parfaitement sûre et très économique. ER. GUINET.

COIN DU FEU.

Désobéissance des enfants envers leurs parents.

Jeune homme, jeune fille, est-ce à votre père que vous parlez ainsi? Comment osez-vous lui tenir un langage aussi incivil et inconvenant! "Vous parlerez comme vous voudrez, devant n'importe qui!" Si j'étais en besoin d'un commis ou d'une jeune ménagère et que je n'en trouverais pas à cent lieues à la ronde, je préférerais m'en passer plutôt que de vous engager. Je craindrais de mettre ma confiance en un garçon ou une fille qui est désobéissant envers ses parents, et qui montre si peu de respect pour son père.

Il n'est pas à ma connaissance qu'un jeune homme qui ait été insolent envers ses parents soit parvenu: il n'a de respect pour qui que ce soit. Quand bien même vous savez que vo

tre père à tort, vous n'avez aucune raison de vous servir d'un langage impoli. Personne ne vous respectera, et tout le monde vous condamnera. Quelque soit l'âge que vous ayiez, respectez et honorez votre père, quelque pauvre qu'il soit.

Par le temps qui court, on ne respecte pas assez l'autorité de ses parents. Il est pénible d'entrer dans les maisons et d'entendre trop souvent des paroles comme celles-ci : Oui, je le ferai, " non, je ne veux pas " " ça ne m'occupe pas " " ce n'est pas de vos affaires " je suis assez vieux pour savoir ce que je fais " et autres paroles aussi affligeantes. De grands garçons et de grandes filles ont l'effronterie et l'audace de parler avec insolence à leur mère, et de ne pas écouter les ordres qu'elle leur donne. " Ils feront ce qui leur plaira, et ils iront où ils voudront. " Je voudrais que ces malheureux enfants pussent se voir comme leurs connaissances les voient, et si leur cœur pervers était encore sensible à la honte, cette honte leur monterait à la figure, et les ferait rougir.

Il est une chose certaine c'est qu'un fils insoumis et une fille désobéissante ne feront jamais rien de bon.

Pendant quelque temps, par leur hypocrisie, ils pourront paraître assez gentils aux yeux d'un étranger, mais on s'apercevra bientôt de la perversité et de la méchanceté de leur caractère, et loin de les respecter et de les considérer on les méprisera et on les appréciera à leur juste valeur. Un enfant qui désobéit à ses parents est un être insupportable à tout le monde : il n'a de respect et de considération pour l'âge, ni pour les talents de personne.

UN MÉDECIN.

EXPOSITION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE

DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

DEPARTEMENT INDUSTRIEL.

LISTE DES PRIX.

CLASSE I.—Marqueterie, Ebenisterie, et autres ouvrages en bois.

Sect.	
1	La meilleure garniture de chambre à coucher.....\$10 00
2	Garniture de chambre à coucher à bas prix, l'ouvrage, les matériaux employés et le prix devant être pris en considération (*)..... 10 00
3	Echantillon de meubles de salle-à-diner, pas moins de trois pièces..... 15 00

* Le prix auquel seront marquées ces différents meubles etc., devra être le prix sur lequel on peut faire des commandes.

Sect.	
4	Echantillon de meubles de salon, pas moins de quatre pièces..... 15 00
5	Garniture de salon à bas prix, l'ouvrage, les matériaux et le prix devant être pris en considération..... 10 00
6	Echantillon de meubles convenables pour maisons d'artisans.....\$10 00
7	Garderobe..... 8 00
8	Echantillon de meubles pour Bureaux..... 8 00
9	Echantillon de meubles sculptés..... 8 00
10	Chambranle de cheminée en bois..... 8 00
11	Echantillon de cadres pour image..... 6 00
12	Echantillon de cadres sculptés et dorés pour miroirs, etc..... 8 00
13	Echantillon de marqueterie avec dorure..... 8 00
14	Echantillon de tonnellerie tel que caques, barrils et tonneaux montrant les améliorations dans leur construction, leur efficacité ou économie 6 00
15	Un assortiment de manches d'Instruments de menuisiers, forgerons, maçons, etc.....\$4 00
16	Echantillons de cuves et de sceaux tels que livrés au commerce..... 5 00
17	Machine à laver le linge..... 5 00
18	Machine à tordre le linge..... 4 00
19	Un calandre..... 5 00
20	Un assortiment de forme de cordonniers..... 8 00
21	Un assortiment de poulies pour navires..... 6 00
22	Un assortiment de pompes en bois pour navires, étables, etc..... 8 00
23	Un assortiment d'ouvrage de boissellerie pour bâtisses. 6 00
24	Un assortiment d'ouvrage de boissellerie pour des usages généraux autres que les bâtisses..... 6 00
25	Une brouette de chaque espèce pour jardin et construction de chemin de fer.... 4 00
26	Echantillon de tinettes pour beurre ou saindoux, un assortiment..... 4 00
27	Assortiment de boîtes pour fromages..... 4 00
28	Assortiment d'ouvrages en osier, pas moins de six spécimens..... 4 00
29	Balais de maïs, grands et petits, six de chaque espèce. 5 00
30	Un assortiment de brosse à chevaux, à tables, à souliers, à miner, à plancher, etc..... 6 00
31	Echantillon de balais de soie, époussetoirs, etc..... 5 00
32	Un assortiment de pinceaux blanchissoirs, etc..... 5 00

Sect.	
33	Un assortiment d'éclisses, bandages et autres appareils de chirurgie..... 6 00
34	Membres artificiels..... 10 00
35	Bandages à hernies et autres, un assortiment..... 6 00
36	Modèles de voiliers et de bateaux à vapeur..... 8 00
37	Chaloupes à voiles..... 10 00
38	Chaloupes à rames, canots de bois..... 6 00
39	Portes de passage ou de salon complète avec architraves en bois varié ou avec incrustations, le dessein et l'ouvrage devant être considérés..... 8 00
40	Echantillons de chassis et de jalousies avec améliorations..... 8 00
41	Echantillons de portes, chassis, architraves, plinthes, etc., faits par machinerie 10 00
42	Grand piano..... 20 00
43	Piano carré..... 15 00
44	Piano (cottage)..... 10 00
45	Orgue de chapelle..... 30 00
46	Petit orgue à l'usage des Ecoles..... 15 00
47	Orgue de salon..... 10 00
48	Mélodium ou Harmonium... 8 00
49	Assortiment de bijoux en cheveux..... 8 00

CLASSE II.

Carosseries, etc.

1	Voiture de famille à deux chevaux, trois sièges, couverte en entier ou à demi...\$15 00
2	Voiture de louage à deux chevaux pour usage ordinaire, trois sièges, couverte en entier ou à demi..... 10 00
3	Voiture de famille pour un cheval, couverte en entier ou à demi..... 10 00
4	Voiture d'agrément à deux sièges pour un cheval ou deux..... 10 00
5	Un wagon (dog cart) pour un cheval ou deux..... 8 00
6	Un Phaëton dit Victoria.... 10 00
7	Une voiture à 4 roues, pour la course légère..... 4 00
8	Une voiture à 4 roues avec soufflet..... 8 00
9	Une voiture à 4 roues, sans soufflet..... 6 00
10	Voiture à deux roues pour trotteur..... 4 00
11	Wagon Express pour un cheval ou deux..... 8 00
12	Sleigh de famille à trois sièges pour deux chevaux... 10 00
13	Sleigh de famille à deux sièges pour un cheval ou deux..... 8 00
14	Sleigh pour chevaux en flèche..... 6 00
15	Sleigh dite Victoria pour un cheval ou deux..... 8 00

Sect.	
16 Sleigh à un seul siège.....	6 00
17 Sleigh pour trotteurs.....	4 00
18 Sleigh Russe.....	6 00
19 Sleigh de louage à deux chevaux, trois sièges.....	6 00
20 Cariole.....	6 00
21 Sleigh Express.....	6 00
22 Roues de carrosses, rayons, moyeux, jantes, etc., non peinturés.....	8 00
23 Timons recourbées, soufflets etc., un assortiment.....	8 00

CLASSE III.

Pièces de Machinerie, Métaux, Manufactures, Outils, Appareils, etc.

1 Le meilleur engin à vapeur fixe, de la force de pas moins de 10 chevaux.....	\$50 00
2 Le meilleur engin à vapeur, portatif avec bouilloire complète.....	50 00
3 Le meilleur engin à vapeur petit modèle, pour hisser.....	\$20 00
4 Pompe à incendie, à vapeur ou à bras pour bateaux ou usines.....	15 00
5 Pompe à incendie à vapeur.....	25 00
6 Pompe à incendie à bras.....	15 00
7 Machine à hisser pour magasin, voutes, etc.....	10 00
8 Machine à raboter le fer.....	12 00
9 Machine à faire des vis.....	12 00
10 Le meilleur tour pour travailler le cuivre.....	8 00
11 La meilleure machine pour faire des écrous.....	8 00
12 La meilleure machine à raboter le bois, (Planing Machine).....	12 00
13 Le meilleur tour à bois.....	6 00
14 Scie ronde, arbre et appareil complet.....	10 00
15 Scie droite à chassis (gang).....	10 00
16 Machine à mortaise (à bras).....	8 00
17 Machine à mortaise, portative.....	6 00
18 Machine à faire des tenons.....	6 00
19 Machines à faire des douelles.....	6 00
20 Machine à faire des biscuits.....	10 00
21 Machine à pétrir la pâte.....	6 00
22 Machine à boulanger.....	6 00
23 Coupe-pâte de boulanger.....	4 00
24 Machine pour rouler le cuir.....	6 00
25 Machine à fendre le cuir.....	6 00
26 Machine à cheville les semelles de chaussures.....	6 00
27 Machine à coudre le cuir.....	6 00
28 Machine à cramper le cuir.....	6 00
29 Machine à étendre le cuir sur la forme.....	4 00
30 Presse à tabac.....	8 00
31 Moules à tabac.....	4 00
32 Couteaux à tabac.....	4 00
33 Presse à relier.....	6 00
34 Machine pour rouler les livres.....	6 00
35 Machine à couper le papier.....	6 00
36 Machine à faire et à serrer des paillettes pour crinolines.....	4 00

Sect.	
37 Machine pour faire et joindre les fonds de quarts.....	8 00
38 Machine à faire les douves.....	8 00
39 Machine pour assembler les douves.....	4 00
40 Etau de forgeron.....	6 00
41 Etau à polir.....	5 00
42 Roue Hydraulique, modèle de construction améliorée.....	8 00
43 Moulin à moudre l'écorce.....	6 09
44 Machine à faire les cardes à laines.....	8 00
45 Presse pour photographies.....	4 00
46 Machine à coudre pour usage de familles, avec appareil complet.....	15 00
47 Machine à coudre pour familles, à bas prix et fonctionnant bien.....	10 00
48 Machine à coudre pour fabriques.....	10 00
49 Balustrade ornée, en fer ou fonte.....	8 00
50 Assortiment de meubles de ménage en fonte.....	10 00
51 Couchette en fonte.....	6 00
52 Couchette en fer battu.....	6 00
53 Couchette en fonte, en fer, et en fil de fer.....	6 00
54 Poêle de cuisine à charbon.....	10 00
55 Poêle de cuisine à bois.....	8 00
56 Poêle de cuisine, etc., pour maison d'ouvrier.....	8 00
57 Poêle de passage à charbon.....	6 00
58 Poêle de passage à bois.....	6 00
59 Poêle de charbon à grille.....	6 00
60 Grille à charbon avec ustensils.....	6 00
61 Fournaise à air chaud.....	15 00
62 Calorifères à la vapeur ou à l'eau chaude.....	10 00
63 Système pour le meilleur moyen de chauffer et d'aérer une maison avec modèles et dessins explicatifs.....	20 00
64 Pièces de locomotives, ou de chars, pas moins de six, y compris le cylindre, le moyeux, etc.....	15 06
65 Une paire de roues pour chars.....	10 00
66 Assortiment d'objets en fonte qui entrent dans la construction générale des bâtisses.....	10 00
67 Echantillons de garnitures en fonte pour moulins et machines.....	10 00
68 Echantillons de garnitures en fer malléable, pour harnais, etc.....	10 00
69 Ustensiles en fonte pour poêle de cuisine.....	8 00
70 Filières, etc.....	5 00
71 Forge portative avec soufflet.....	5 00
72 Tarrières, emporte-pièces et autres instruments pour préparer le bois.....	10 00
73 Assortiment de rabots.....	8 00
74 Assortiment de haches, do-loires, etc.....	10 05
75 Assortiment de marteaux, masses en fer, piques, etc.....	8 00

A continuer.

FABRIQUE DE PRESSES A FOIN ET COTON.
ETABLIE EN 1854.

PRESSES A FOIN ET COTON DE DEDERICK

P. K. DEDERICK & CIE.,
INVENTEURS ET SEULS FABRICANTS.

LES Presses à levier progressif patentées de Dederick sont employées pour presser au moins deux tiers de tout le foin, la paille, etc., mis en ballots dans le pays, et sont reconnues partout comme les meilleures. On fabrique 34 grandeurs différentes, mues soit à bras soit par des chevaux ou autre pouvoir, pour le foin, la paille, le coton, le chanvre, le houblon, le drap, les peaux, la mousse, le maïs à balais, etc. Demandez le Catalogue illustré, donnant les dimensions, les prix et tous les renseignements utiles aux cultivateurs, aux fabricants et aux négociants. N'attendez pas que vous ayez besoin des machines pour ensuite faire vos demandes à la hâte, mais faites vos applications à bonne saison. Nous ne changeons rien pour les renseignements. Dites quels sont vos moyens de transport, de marché, etc., etc Adressez-vous à

P. K. DEDERICK & CIE.
Albany, N. Y.

28 Juillet.

VENTE CONSIDERABLE

D'Animaux Ayrshire pur-sang, Mouton South-down, Cochons Berkshire, et autres animaux de ferme.

L'Exécuteur de la Succession de feu C. C. Abbott vendra par encan public, trente-deux animaux Ayrshire pur-sang, comprenant un Taureau importé de prix.

1. LADDIE à poil jaune, Agé de deux ans.
2. GENERAL MORTON, 2d., Agé de deux ans.
3. VACHES et GENISSES importées.
4. GIPSEY.
5. GENEVA.
6. FLORA.

Le reste étant tous des animaux pur-sang de choix.

Un couple de JUMENTS BAIES.
JUMENT demi-sang avec poulain, de Brutus par Pope Swigert.

POULIN de trois ans, du Niagara.
Trente MOUTONS SOUTH-DOWN, pur-sang, et VINGT-COCHONS et TRUIES pur sang.

La vente aura lieu à Ste. Anne, à une heure de marche de Montréal par chemin de fer; un train ou un steamer se rendra là le matin, et retournera à Montréal le soir. Les autres détails seront donnés dans l'annonce subséquente.

Des Catalogues seront donnés sur demande au soussigné.

J. J. ARNTON, Montréal, Can.,
Encanteur pour l'Exécuteur testamentaire
J. J. C. Abbott.

Taureau Alderney importé et Jeunes Taureaux à Vendre.

VICTOR HUGO—Elevé par M. Jean Da Veulle de St. Clément, Jersey, de sa vache lère prime en 1863, Société Royale d'Agriculture, agé de 3 ans et 3 mois.

GASPÉ—Provenant de Victor-Hugo, Dame Alice importée. Né le 11 Septembre 1869.

MONTCALM—Provenant de Défiance; Dame Berthe importée. Né le 12 Décembre 1869.

MÉGANTIC—Provenant de Défiance; Dame Bonne importée. Né le 12 Décembre 1869.

PRINCE ARTHUR—Provenant de Défiance, Dame Lisette importée. Né le 18 Novembre 1869.

Les jeunes Taureaux sont le produit d'animaux de plus grand mérite, choisis par M. Henry Tait dans le troupeau de S. A. R. le Prince Albert, Ferme Shaw, Windsor, et par M. L. P. Fowler, du troupeau des plus célèbres éleveurs sur l'île Jersey.

S. SHELTON STEPHENS,
Montréal.

10 Juin.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

—

IV

LE GRIZLY.

Le Bruxellois essaya de convaincre ses amis qu'on ne pouvait trouver rien de plus délicieux que le mets qu'il leur avait préparé. Le baron, le matelot et Jean Creps commencèrent en effet à en manger et assurèrent que Pardoes n'avait pas exagéré la bonne qualité de la chair d'ours : le dessous des pattes surtout était merveilleusement tendre et succulent.

Victor, quoiqu'il éprouvât quelque dégoût, se laissa vaincre et accepta une demi-patte des mains de Creps ; mais Donat lui prit le bras et voulut le retenir.

— Ah ! monsieur Roozeman, supplia-t-il, je vous en prie, ne mangez pas de cet horrible animal, il a voulu nous déchirer ; il a peut-être déjà mangé d'autres personnes.

— Mais, Kwik, tu es vraiment naïfs, dit Victor avec un sourire, viande est viande, et celle-ci a bon goût et n'est pas nuisible...

— Pas nuisible ? répliqua Donat ! mangez-en, vous verrez. Sans le savoir, vous deviendrez méchant, et colérique, et cruel.

On éclata de rire.

— Ah ça ! dit ironiquement le bruxellois, quelle idée absurde as-tu encore dans la cervelle ? Le naturel des hommes changerait selon la nourriture qu'ils prennent ? Nous qui ne mangeons depuis longtemps que du lard, nous devrions donc être sales et immondes comme les porcs ?

Kwik examina ses compagnons, s'examina lui-même de la tête aux pieds et répondit en grommelant :

— Je ne sais pas au juste si cela vient du lard, mais il est certain qu'en Belgique on ne nous prendrait qu'avec des pincettes. Je me suis miré hier dans le miroir de poche du baron. Le sauvage que j'y ai vu avait une vilaine barbe hérissée, et la poussière et la graisse étaient tellement amalgamées sur sa figure, que j'ai failli laisser choir la petite glace de dégoût. Si Anneken de Natten-Haesdonck rencontrait cet affreux personnage, elle s'enfuirait en criant au secours.

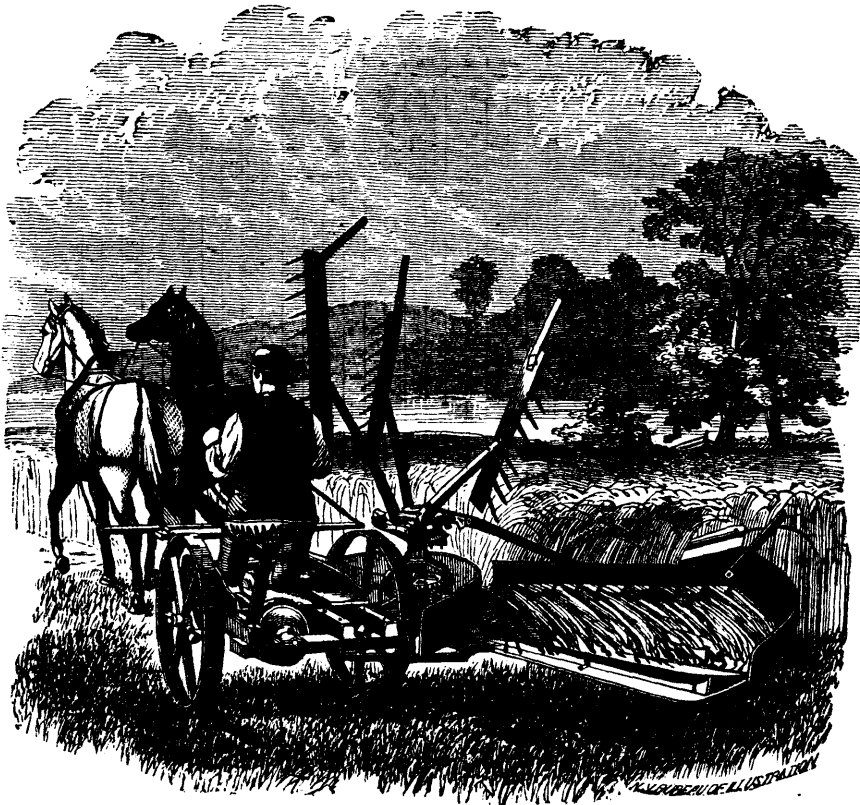
Allons, allons, mange un peu de patte d'ours, dit Creps. C'est réellement très-bon et très-délicat.

— Moi, manger d'un monstre qui a éborgné mon pauvre mulet ? J'aimerais mieux mourir de faim ! s'écria Donat.

Il prit la poêle et fit frire à la hâte un peu de lard, pendant que ses compagnons devaient, avec un étonnant appétit, les pattes du grizly jusqu'à l'os.

— Oui, oui, riez toujours, messieurs, continua-t-il tout en mangeant, vous verrez. Je ne m'étonnerais pas si vous vous arrachiez les yeux aujourd'hui même. Je ne me fie pas à des amis qui ont de la viande d'ours dans

B U C K E Y E



FAUCHEUSE, MOISSONNEUSE ET RATELEUSE AUTOMATE,

[PATENTE DE JOHNSON]

MANUFACTURÉE PAR

FROST & WOOD, Smith's Fall,
ONTARIO.

Plus de 30,000 vendues l'an dernier aux États-Unis et en Canada

JOHN H. LARMONTH, Agent,

N^o. 33, RUE DU COLLEGE

Vis-à-vis l'ancien Collège, Montréal.

20 mai.—21 C 24 m

le corps ; mais je vous préviens : vous pouvez vous battre et vous disputer tant que vous voudrez, je ne m'en mêle pas. L'Ostendais n'a pas besoin de manger du monstre pour...

— Coquin, qu'oses-tu dire ? hurla le matelot, qui bondit en arrière le couteau à la main.

— Voyez, messieurs, en voilà déjà un exemple !... soupira Kwik découragé. Il ne sait pas ce que j'allais dire et il veut m'assassiner.

Tous éclatèrent de rire ; car l'Ostendais avait évidemment pris cette attitude menaçante pour se moquer du naïf Donat.

Pardoes mit fin à cette plaisanterie en rappelant à ses camarades qu'ils devaient reprendre leur route pour ne pas laisser pas-

ser la fraîcheur du matin. Le soleil s'était levé radieux dans un ciel bleu foncé, il était probable qu'il ferait très-chaud vers midi.

Chacun prit une partie des instruments sur son dos. Le sort désigna Roozeman pour porter la claie, mais Donat s'en chargea, et, malgré les instances de Victor, il ne voulut pas s'en dessaisir.

Ils reprirent donc leur voyage avec courage et restèrent presque pendant deux heures très-gais d'esprit, causant et plaisantant de leur combat contre l'ours et de la délicatesse de ses pattes rôties. Le baron seul était silencieux et paraissait plongé dans de tristes réflexions.

A Continuer.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 23 Juillet 1870.

Table of market prices for various agricultural products (grains, meats, etc.) across different locations: Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, and Québec. Columns include product names and price ranges.

LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE et INDUSTRIEL POUR 1870

OUVERT AU MONDE ENTIER!

Aura lieu en la Cité de Montréal

MARDI, MERCREDI, JEUDI ET VENDREDI

13, 14, 15 ET 16 SEPTEMBRE

SUR LE TERRAIN, AVENUE MONT-ROYAL

Près du Mile-End.

Prix offerts \$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Société d'Agriculture de Comté, qui en seront amenés pourvus.

Les entrées dans le Département Agricole devront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 10 SEPTEMBRE, ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N. B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâtisses et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemin de Fer et de Navigation pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné, Secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec,

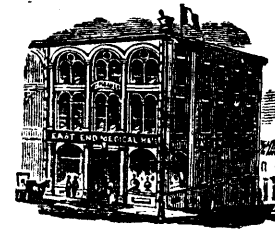
GEORGE LECLERE,

Secrétaire, C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT

LA PHARMACIE DU



LA PHARMACIE DU

Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du

GROS PILON SUR LA MAISON

Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRÈRES

No. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL

\$1 par année, payabled'avance.